

# L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N°, 75c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 23 VOL. I. — SAMEDI 5 AOUT 1845.

Bureaux, rue de Seine, 33. — Réimprimé.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

## SOMMAIRE.

**Troubles dans le Pays de Galles.** Les Rébeccaites. *Ferme galloise pillée et incendiée pendant la nuit par les Rébeccaites.* — Le comte Kollowall-Leibstelski, ministre de l'intérieur, en Autriche. — *Courrier de Paris.* Vue extérieure et lue intérieure du Pavillon Henri IV, à Saint-Germain; une Scène des Demoiselles de Saint-Cyr; mademoiselle Plessis; mademoiselle Anais; M. Firmin; M. Regnier. — Une Surprise de nuit. Nouvelle par O.N. Gravure. — *Paris au bord de l'Eau.* II. Un Parapet; Entrée des Bains Delyigny; Vue intérieure des Bains Delyigny; la Pleine Eau. — *Cours scientifiques.* Ecole de Médecine. Botanique: M. Martin, professeur agrégé. — Marguerite Pusserla, Roman de M. César Cantù. Chapitre 1er, la Marche triomphale. *Huit Gravures.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annales.* — *Mode.* Vieux Bijoux. Trois Gravures. — Amusements des Sciences. — *Météorologie.* — *Rebus.*

générations, et que votre race s'empare des portes de ses ennemis.»

Ce verset 60 du chapitre XXIV de la Genèse est l'étymologie du nom des rébeccaites, qu'ont adopté les émeutiers, les *rioters* de la principauté de Galles. Les portes dont ils s'emparent sont les *turn-pikes* et les *toll-bars*, barrières construites pour la perception des octrois et des taxes nécessaires à l'entretien des routes. Leurs ennemis sont moins les hommes que les mauvaises lois. Revêtus d'habits de femme, le visage noir, les rébeccaites se montrent en armes dans les comtés (*shires*) de Carmarthen, de Glamorgan, de Cardigan et de Pembroke. Les barrières de Buttevant, de Pumfag, de Bethania, de Bulgoed, de Kidwilly, de Newcastle-Emlyn, de Cardigan, sont déjà tombées sous leurs coups. Le 19 juin, ils ont osé, au nombre de plusieurs mille, entrer à Carmarthen pour en démolir le *work-house*, et déjà ils jetaient le mobilier par les fenêtres, quand les dragons les ont dispersés.

Les rébeccaites ne se contentent pas de détruire des barrières; ils dévastent les propriétés de ceux qui sont connus par leur rigueur envers la classe inférieure. Dans la nuit du 21 juillet, ils ont ravagé les plantations du capitaine Banks Davis, près Llanon. Le 23, ils ont mis le feu à l'habitation d'un fermier de Cunwill. Le chef de ces insurgés se cache sous le pseudonyme de *miss Rebecca ou de la mere Rebecca*. Il a pour lieutenants *miss Cromwell*, *Charlotte*, *Nelly*, *Bet* et *Catir*. C'est, suivant le *ms.*, un avocat

sans clientèle; suivant les autres, le frère d'un membre de la Chambre des Communes. Ce mystérieux personnage paraît rarement. On l'a vu diriger l'attaque d'une ferme, et faire éteindre l'incendie à la voix d'une mère qui lui demandait grâce pour un enfant alité. On suppose que c'est lui qui, le 16 juillet, s'est présenté à cheval à la porte de Pumfag, dans le district de Gower (Glamorganshire), et a sonné du cor pour évoquer les démolisseurs. C'est toujours en son nom que les affiches sont posées dans les paroisses pour annoncer les expéditions. L'heure ordinaire du rendez-vous est dix heures du soir. On ne garde des rébeccaites qui s'y présentent que le nombre indispensable à l'accomplissement de l'œuvre projetée. Vers onze heures la bande se met en marche; trois ou quatre éclaireurs, puis une vingtaine d'hommes d'avant-garde précèdent le gros de la troupe, qui s'avance divisée par escouades, armée de fusils, de scies, de haches, de leviers, de picches, de pelles, de marteaux, etc.; vingt à trente individus composent l'arrière-garde, et trois ou quatre hommes veillent à pas plus loin. Quand l'expédition est importante, des *flanking parties* sont placés sur les côtés. Arrivés à une barrière, les *rioters* en chassent le perceleur, brisent les chaînes, abattent les murs, arrachent les portes de leurs gonds, au son des tambours, des trompettes et des cornets à bouquin, et se séparent après avoir tiré des coups de fusil à poudre, en signe de joie. L'avant et l'arrière-garde ont semé des fusils chargés à balles.

Ces batailles durent depuis plusieurs années, et l'autorité a

## Troubles dans le Pays de Galles.

### LES RÉBECCAITES.

« Et souhaitant toutes sortes de prospérités à Rébecca, ils lui dirent: Vous êtes notre sœur; croisez en mille et mille



Ferme galloise pillée et incendiée pendant la nuit par les Rébeccaites

tente de toutes efforts pour les réprimer, quoique, dès 1859, elle ait envoyé des renforts aux troupes qui poursuivaient les bandes insurgées. La Chambre des Communes vient d'être saisie de la question galloise, dans les séances des 28 et 29 juillet dernier. « Depuis longtemps, a dit sir John Russell, le Pays de Galles est en proie à une effervescence excessive, et le ministère actuel n'a rien fait pour la calmer. Triste et vain moyen que celui qui consiste à y envoyer des dragons ! ces soldats ne sont que ce qui fatiguer sans pouvoir apaiser des désordres aussi graves. » Sir Robert Peel, dans sa réponse, a insisté sur ce que le mouvement n'avait pas un caractère politique. « Il n'y a rien, a-t-il répété, qui annonce le mécontentement contre le gouvernement, le mécontentement politique. » Les paysans gallois ne songent pas en effet à détrôner les ministres ; mais ils font plus : ils attaquent les vices de l'organisation civile, ils protestent contre la force contre l'ingéneuse répartition des bénéfices sociaux.

Quelles sont les causes du réveil des masses ? On pourrait les résumer en un seul mot, la misère. La population galloise vit chétivement de l'exploitation des mines, des travaux métallurgiques et de l'élevage des bestiaux. Le salaire, qui est, en terme moyen, d'un schelling (1 fr. 25 c.) par jour, suffit strictement aux ouvriers s'il n'y avait jamais de chômage ; mais la stagnation générale des affaires interrompt trop souvent le travail des forges et des mines ; le dénuement de la classe laborieuse est aggravé par les impôts qui pèsent sur la houille, les grains et la chaume. Les paysans vont chercher aux fours ce dernier produit, qu'ils emploient comme engrais, et quand le trajet est long, ils rencontrent en chemin tant de *toll-houses*, qu'il leur arrive de débourser six livres sterling de péages pour une valeur de cinq livres sterling de chaume. Une autre taxe non moins onéreuse est la dîme, d'autant plus antipathique que les dix-neuf vingtaines des Gallois appartiennent aux Églises dissidentes.

L'élévation des baux accable les fermiers. Les terres, dans le pays de Galles, n'ont pas une aussi grande étendue qu'en Angleterre, et le sol est beaucoup moins fertile. Les fermes de trois cents acres (1) sont rares ; les plus ordinaires comprennent cent quatre-vingts, cent cinquante, ou seulement vingt-cinq acres. Quoiqu'elles offrent peu de ressources, elles sont louées à raison de deux cents, cinquante ou trente livres sterling ; les plus sont affermées cinq livres d'acres dans les environs de Carmarthen, trois livres dix schellings dans les vallées, et quinze schellings dans les marécages, ou l'on ne peut faire pâtre que des moutons et des chevets. Les fermiers récoltent à peine de quoi payer leurs rendages ; ils n'ont pour aliments qu'un pain d'orge grossier, du lait, du fromage, un peu de lard, jamais d'autre nourriture animale ; et la dîme oblige parfois les plus pauvres à travailler chez les plus aisés en qualité de simples journaliers (*Jobbing labourers*).

Loin de remédier à ces maux, la taxe des pauvres sert de prétexte à de nouvelles récriminations. Les dépôts de mendicité (*work-houses*) ne peuvent admettre qu'un petit nombre de malheureux, et les pauvres libres veulent sans secours et sans pain.

Les réveilleuses se sont proposées de demander compte de ces souffrances, et, sans moyens légaux de se planter, ils ont procédé par la violence et la destruction. Les ouvriers mineurs, les forgerons, les agriculteurs, ont formé l'association rebelle, dont le but a été formulé dans une assemblée tenue, le 20 juillet, à Cwm-Iorw, dans le comté de Carmarthen : « Voulant prendre des informations sur les justes griefs du peuple, et adopter la meilleure méthode pour le soustraire aux étonnantes privations qu'il endure, la *Convention Nationale* décreta la démolition des barrières, l'abolition de la dîme et des taxes, et une réduction de 25 pour 100 sur les fermages. »

On conçoit qu'avec de semblables intentions les réveilleuses se soient conciées les sympathies de la majorité. La population les protège et leur garde le secret. De la haine égarent les dragons et la troupe de ligne, qui se lassent inutilement à poursuivre les insurgés au nord, pendant qu'on démolit les tour-piques du midi. Quelques-uns des meuteurs ont été arrêtés, et comparus ces jours derniers devant les assises de Swansea, présidées par M. John Morris ; mais l'agitation se prolonge, entretenue par la rancune scélérale que gardent aux Anglais les Gallois, descendants des Aborigènes qui furent reboulés dans les montagnes par l'invasion anglo-saxonne.

Le comte Kollowrath, au moment de cette disgrâce, était *grand-bourgrave*, ou gouverneur-général de la Bohême : il fut mis à la place du ministre déchu, Metternich, ravi d'être enfin débarrassé de *Saurau*, qui l'oléusquait, et voyant les autres ministres disposés à obéir à ses volontés, proposa Kollowrath à l'empereur. Il s'abusaient étrangement sur le caractère de ce nouveau collègue : s'il l'eût connu alors comme il le connaît plus tard, il est probable qu'il aurait, encore préféré garder *Saurau*, ou du moins il aurait certainement proposé un autre ministre à l'empereur, pour remplacer l'ennemi dont il venait de triompher.

Quoï qu'il en soit, le nouveau ministre ne laissa pas longtemps le prince dans son illusion : il commença tout de suite par déclarer hautement la présidence du conseil, en sa qualité de ministre de l'intérieur et de successeur du comte de *Saurau*. Eloutri d'une pareille prétention dans celui qu'il considérait déjà comme son subordonné, Metternich reconnaît son erreur ; mais il était trop tard : François I<sup>er</sup> ne revint pas, sans de bonnes raisons, sur les décisions qu'il avait une fois prises, et il lui déplaissait singulièrement de changer ses ministres ; fidèle en cela à l'ancien système de l'Autriche, qui repose sur le principe d'immuabilité en tout et partout. D'ailleurs le comte Kollowrath convenait à son maître autant par ses manières que par son travail.

Il n'y avait donc aucun espoir de se débarrasser de ce rival, et le prince dut avoir recours à d'autres moyens pour s'assurer irrévocablement une présence qui lui avait déjà coûté tant d'intrigue et de politique. Ce fut pour mettre fin à ces dissensions intestines que l'empereur créa, en faveur de Metternich, un titre sans précédent, qui, paré à la triple couronne des papes, le revêtait aussi d'un triple pouvoir et le mettait hors de ligne dans le conseil.

Il fut nommé *a haus hof und staats kanzler*, c'est-à-dire que d'un trait de plume il devint le *grand-chancelier de la maison impériale, de la cour et de l'État*. — *Saurau* n'avait été que grand-chancelier d'Etat, et Kollowrath fut ainsi réduit au silence.

Néanmoins, à partir de ce jour, et malgré sa victoire, le prince ne vit jamais son collègue de bon œil ; celui-ci se retrancha dans son département et empêcha que le triple chancelier y fit jamais penetrer son influence. Aussi, pendant que le pouvoir de l'Etat était sans bornes dans le gouvernement des affaires extérieures, l'influence de l'autre dans l'administration intérieure fut parcelllement illimitée. Tous deux néanmoins restèrent soumis dans leur puissance respective à la volonté toujours souveraine de François. On ne doit pas se faire l'illusion sur ce point ; depuis 1815 l'empereur fut seul le maître chez lui, et Metternich dut plier tout comme un autre sous cette inflexible volonté. Ce n'est que depuis la mort du monarque qu'il a pris un plus grand essor.

La rivalité entre ces deux ministres, en égale faveur auprès de leur maître, allait croître jour en croissant, et à la mort de l'empereur elle était à son comble, menaçant de devenir fatale à l'un ou à l'autre. Mais Metternich, qui n'ignore pas le danger du monstre choc pour la machine caduque qu'il gouverne, prit alors une résolution décisive. Il s'empresa de courir chez son collègue de l'intérieur, et lui tendant amicalement la main, il lui proposa d'oublier le passé et de s'unir pour le présent ; de cette union seule vaît dépendre l'héritage transmis d'Etat qui flottait à celui qui allait commencer.

Ce dérangement, qui fut un grand événement politique, ne fut pas bien apprécié que par ceux qui connaissaient la haine sans bornes du prince envers ses égaux. Cette haine avait pris devant la nécessité : Metternich avait trop d'habileté pour ne pas comprendre que cette réconciliation était indispensable.

Kollowrath accueillit, en être d'ignorant, les propositions du prince, et Ferdinand monta sans opposition sur le trône, quoique privé de ses facultés intellectuelles.

Cette journée lit bien des dupes, et des dupes bien haut placées.

À partir de ce moment, la concorde parut régner entre les deux rivaux, et les premiers pas se firent facilement. Cependant, le vanger une fois passé et la machine de l'Etat ayant repris son train accoutumé, la honte se mit de nouveau entre les deux antagonistes, et bientôt leur alliance épiphémère fut entièrement rompue.

Pour expliquer cette rupture, qui arrêta pendant quelque temps la marche du gouvernement et ne fut presque connue que des personnes attachées à la cour, il faut remonter à ce qui se passa aussitôt après la mort de François I<sup>er</sup>.

À l'avènement de Ferdinand, il avait fallu nécessairement établir un pouvoir directeur, duquel les ministres dussent relever ; car, sans cette mesure, chacun se serait trouvé indépendant dans son département, et l'anarchie ministérielle devenait imminent. Un conseil d'Etat composé de l'archidiacre *Louis*, qui, depuis plusieurs années, avait été secrètement l'*alter ego* de son frère François, de Metternich et de Kollowrath, prit en main la direction suprême du gouvernement. Ces trois personnalités s'adjointrent encore l'archidiacre *François-Charles*, héritier présumptif du trône, afin de l'interpréter aux affaires, dont il avait toujours été éloigné du vivant de son père. Ce conseil souverain, qui s'est ainsi créé lui-même, n'appelle les autres ministres dans son sein que lorsque l'on traite les affaires de leurs départements, et les actes ne sont présents à l'empereur que pour la simple formalité du sceau.

Voilà comment l'Autriche est administrée aujourd'hui, et son gouvernement marche tout aussi bien que lorsqu'il n'y avait qu'un seul chef. Ce sont, en effet, les mêmes hommes qui font mouvoir les mêmes rouages : seulement l'ancien maître est mort, et ses fils, n'entendant rien aux affaires, s'en rapporte à ceux qui ont travaillé sous son père.

Les quatre co-régnants gouvernaient depuis quelques mois en toute harmonie, lorsqu'en 1856 on résolut de poser solennellement la couronne de Bohême sur la faible tête de Ferdinand ; dès lors Kollowrath se trouva en dissidence avec

ses collègues. Patriote ardent, zélé pour la gloire de son pays, dont sa famille fut toujours l'un des plus fermes soutiens, il insista pour que Ferdinand fut tenu de prêter dans cette circonstance le serment de fidélité aux lois du royaume. Ses collègues voulaient de leur côté que le serment fut entièrement laissé de côté ; mais Kollowrath, loin de céder, exigea au contraire que l'on en revint au serment imposé jadis aux rois électifs, et qui fut formulé par les Etats de Bohême lors de l'élection du roi Vladimire. Cette prétention fut violemment combattue par Metternich et les archidièques, car ce n'était rien moins que rétrograder vers les temps de l'indépendance de la Bohême et de sa représentation nationale.

Dans l'état actuel des choses, cette question était de si peu d'importance, qu'on a peine à comprendre comment un homme d'Etat aussi pratique que Kollowrath ait pu y attacher autant de valeur, à moins toutefois qu'il n'ait voulu par l'établir un précédent dont il aurait use plus tard au bénéfice de son pays. Il serait difficile, en effet, de dire à quoi le souverain devrait rester fidèle ; puisqu'il est monarchie absolu, il peut faire et défaire les lois à sa guise. Le serment était bon quand le roi de Bohême était électif, et que la validité de son droit reposait sur la fidélité à ses serments, *sicut non*, comme le portait la formule ordinaire des élections. Mais aujourd'hui il n'y a plus de roi élu en Bohême ; le roi est mort, vive le roi ! tel est le fondement de la souveraineté dans ce royaume depuis la *diete sanglante* de Ferdinand I<sup>er</sup>, mais surtout depuis Ferdinand II et la victoire du Napoléon-Blanc.

Ce premier nagea no fut du reste que le précurseur de l'orage. Plus tard on proposa à Prague deux projets de grande importance : le premier était d'envoyer 20 millions de florins (50 millions de francs) à don Carlos, pour assurer ses prétentions au trône d'Espagne ; le second, de rappeler les Jésuites et de leur confier l'éducation de la jeunesse dans toute l'étendue de l'empire. Kollowrath fut le seul qui s'opposa dans le conseil à ces deux propositions, dont la première émanait directement de Metternich, et la seconde de l'archidiacre François.

Il démontre à ses collègues combien il était inopportun de dépenser 50 millions pour imposer à l'Espagne un prince dont le droit n'était pas même bien démontre ; mais surtout combien cette prodigalité devenait blâmable dans un moment où l'Autriche, pouvant à peine suffire à ses propres dépenses, était obligée de recourir chaque année à des emprunts onéreux pour couvrir le déficit de ses revenus.

Quant à la seconde question, il déclare qu'il y avait plus que de l'imprudence à rappeler en ce moment une société dont les intrigues avaient mis autrefois la maison impériale à deux doigts de sa perte, et dont le bannissement avait toujours été considérée comme une des mesures les plus sages et les plus méritoires de l'empereur Joseph II.

Mais il parlait aux représentants d'une opinion aveugle et fanatique ; sa voix ne trouva point d'échos dans le conseil, et il vit dès lors qu'il ne pourrait lutter contre le torrent. Son parti fut pris à l'instant même. Dès le lendemain ses collègues reçurent sa démission, et il quitta Prague le même jour. Ce départ fut un coup de joudre pour le conseil, et le mit dans un embarras extrême, car il existe, quoi qu'on en dise, une opinion publique en Autriche, et cette opinion s'était depuis longtemps prononcée ouvertement en faveur de Kollowrath. D'un autre côté, la bureaucratie de l'intérieur, l'une des puissances du pays, lui était entièrement dévouée. La nation l'estima et l'aima généralement, à cause de son intégrité et de son patriotisme bien connus ; de plus, il avait dans la noblesse un parti fort considérable ; enfin, les mesures que le ministère voulait adopter étaient généralement odieuses ; le conseil le savait, mais il avait espéré les appuyer de l'adhésion de Kollowrath, dont il ne pouvait se dissimuler la grande popularité, et les faire accepter ainsi plus favorablement. Maintenant il fallait reculer, car dans la situation présente des affaires n'avaient marché sans lui ; l'empire était accable d'impôts ; les emprunts se renouvelaient, et le déficit augmentait chaque année. Malgré le voile épais qui recouvre les actes du gouvernement, les causes de la démission de Kollowrath pouvaient transpirer au dehors, et l'ancien ministre se serait trouvé alors placé dans l'opinion publique sur un piédestal, au grand regret de ses collègues, déjà mécontents de son excessive popularité.

On se décida donc à traiter avec lui, et le comte *Clam-Martiniz*, adjudant-général de l'empereur, fut chargé de cette négociation. C'était un intrigant et un ambitieux de peu de capacité, mais qui savait cacher sa nullité sous une morale pure pour le sauver, mais il avait espéré les appuyer de l'adhésion de Kollowrath, dont il ne pouvait se dissimuler la grande popularité, et les faire accepter ainsi plus favorablement. Maintenant il fallait reculer, car dans la situation présente des affaires n'avaient marché sans lui ; l'empire était accable d'impôts ; les emprunts se renouvelaient, et le déficit augmentait chaque année. Malgré le voile épais qui recouvre les actes du gouvernement, les causes de la démission de Kollowrath pouvaient transpirer au dehors, et l'ancien ministre se serait trouvé alors placé dans l'opinion publique sur un piédestal, au grand regret de ses collègues, déjà mécontents de son excessive popularité.

Le général se rendit auprès de Kollowrath ; il lui représenta la nécessité de l'union et le danger de mettre le public dans la confidence des dissensions du conseil souverain, ce qui ne pouvait manquer d'arriver s'il continuait à se tenir éloigné des affaires ; il lui amonça que ses collègues abandonnaient leurs projets, mais qu'il retournerait ils le priaient instantanément de retrouver sa résignation, que l'empereur n'avait point encore acceptée, et de reprendre sa place au conseil.

Tout fut inutile ; Kollowrath resta inébranlable dans sa résolution, et le négociateur dut s'en retourner sans avoir rien obtenu.

Il fallut alors avoir recours aux grands moyens, car le ministre démissionnaire devait à tout prix rentrer au conseil ; l'archidiacre *François-Charles*, frère unique de l'empereur, héritier présumptif de la couronne, se détermina à se rendre auprès de lui et à essayer de son influence personnelle. L'altesse impériale partit donc de grand matin ; mais Kollowrath,

## Le comte Kollowrath-Leibsteinski,

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR EN AUTRICHE.

(Voir l'article sur M. de Metternich, page 177.)

Le comte Kollowrath-Leibsteinski, dont l'influence est aujourd'hui toute-puissante dans l'empire d'Autriche, remplaça au ministère de l'intérieur le célèbre comte de *Saurau*, l'ami, le compagnon de Joseph II, et l'un des hommes d'Etat les plus distingués dont l'Autriche puisse encore s'honorer. Trop imbue des idées de réforme et des opinions libérales de son ancien maître, trop indépendant du caractère et trop libre peut-être dans l'expression de sa pensée, le grand-chancelier dut succomber enfin sous l'influence toujours croissante de Metternich. Le prince ne supportait qu'avec impatience un supérieur, et *Saurau* était président du conseil des ministres par droit d'ancienneté ; il l'était même à double titre, le ministère de l'intérieur ayant été jusqu'aujourd'hui inséparable de la présidence du conseil. *Saurau* fut disgracié et nommé ambassadeur de la famille en Toscane. Il mourut à Florence.



nicule ; les violons et les danses recommencent aux environs de la ville ; les jardins publics se repeuplent, et le Parisien se répand, par bandes joyeuses, dans les bois de Meudon et de

Versailles ; mais Saint-Germain surtout l'attire ; Saint-Germain a pour lui un charme secret ; Versailles, au contraire, l'intimidé et lui fait peur. Ses grandes rues silencieuses, son

palais colossal, ses solennels jardins ont je ne sais quoi de grandiose qui le gêne et le glace. Le Parisien d'aujourd'hui aime ses aises, Versailles sent trop l'étiquette ; il semble



Saint-Germain. — Vue du jardin et de l'établissement de concerts de M. Gallois, au pavillon Henri IV.

toujours qu'au détour d'une de ses vastes allées, sur ses escahiers gigantesques, on va rencontrer le grand maître des cérémonies s'écriant : « Chapeau bas ! genou en terre ! voici le grand roi. »

Saint-Germain est d'une hospitalité plus familière, quoique tout peuplé aussi de souvenirs monarchiques ; mais ce n'est plus la même solennité. Les rois et l'histoire semblent être ici

comme dans leurs maisons des champs. On s'égare sous les viens chênes de la forêt sans craindre d'y rencontrer François I<sup>e</sup>, Henri II, Catherine de Médicis ou Louis XIV ; quand à Henri IV, qu'il soit surtout le bienvenu. Trop là, mon franc Béarnais ! Plus d'un de ces rois naquit à Saint-Germain, et parmi eux Louis le Magnifique ; Saint-Germain ne l'a pas oublié. Ce fut le 5 mars 1628 que la reine Anne d'Autriche

succulents ; il charme l'oreille par des concerts d'harmonie, et pour peu que vous soyiez en fantaisie d'archéologie, pour peu qu'il vous plaise de faire dans l'histoire une agréable course rétrospective, M. Gallois vous satisfait le plus largement du monde : entre deux services, tandis que le champagne se glace que votre café chauffe, vous pouvez visiter la chambre où naquit Louis XIV, le salon sculpté par Jean Goujon et la grotte de Charles V ; après quoi, vous déjeunez ou vous dinez excellemment et du meilleur appétit. — Un poète du terroir a célébré les vertus du pavillon Henri IV dans une épître dont je vais citer quelques vers sans m'en rendre caution :

Pavillon enchanteur ! — L'opulence empresseée  
Vole de toutes parts vers ce doux Elysée.  
Le tilbury galant, ainsi qu'un char de jones,  
Y porte nos banquiers. Lucullus-Phaïcions,  
Qui, désertant Paris, et sa pluie et sa boue,  
Viennent chercher ici leur nouvelle Capone.

Cette poésie, à défaut d'autre chose, prouve au moins l'enthousiasme qu'existent M. Gallois et le pavillon d'Henri IV. Et que peut-on ajouter après les poètes ?

— Un journal judiciaire annonce la vente, après faillite, d'un mobilier appartenant à un meunier de Saint-Denis ; en voici le détail, qu'on sera certainement surpris de lire à propos de moulin : voitures de luxe, chevaux anglais, vins du Rhin, de Beaune, de Champagne, de Chamberlin et de Romanée, tableaux, tapis, parcelaines de Saxe et de Sévres, piano à queue, bureaux-ministres, bibliothèque de huit cents volumes, harpe, bronzes de Thomire. — On voit que les meuniers d'aujourd'hui ne sont pas de la même farine que les meuniers de Sans-Souci et de Liersaint ; l'humanité marche ; les meuniers sont des princes et les princes sont des meuniers. Dans dix ans, saura-t-on où aller se faire mondre ? et, je vous prie, dites-moi ce qu'est devenu la meunière,

La simple meunière  
Du moulin à vent ?

— M. Jouy, auteur du poème de l'opéra de *Guillaume Tell*, assistait l'autre jour, pour la rentrée de Duprez, à la représentation de son ouvrage : « Mon cher monsieur Jouy, lui dit son voisin, savez-vous que c'est là une œuvre admirable ? — Oui, sans doute, lui répondit l'académicien avec la bonhomie qui le caractérise ; mais cependant il y a quelque chose à redire. — Quoi donc ? — Eh ! c'est ce damné de Rossini, qui a fait une diable de musique, une musique bruyante qui empêche d'entendre mes vers. — Que ne le lui disez-vous, cher monsieur Jouy. — Je le lui ai bien dit, mais il n'a pas voulu me croire ! »

Les théâtres ont fait des économies cette semaine ; excepté un petit vaudeville, *la Mounière de Meudon*, nous n'avons pas la plus petite dépense à leur reprocher.

La meunière de Meudon est une assez bonne fille et d'assez bonne humeur ; un joli chevalé-léger fait battre son petit cœur ; mais la meunière a de la vertu ; tout chevalé-léger qu'on est, il faut passer à la mairie ; la meunière ne badine pas. — Épousez-moi, ou votre servante ! Comment un chevalé-léger épousera-t-il une meunière ? voilà point difficile. Et puis, le héros est occupé ailleurs, du côté d'une belle dame, parée de de telle et de soie. La meunière manœuvre donc pour guérir le chevalé-léger de cet amour, et elle s'y prend bien, avec tant de bonheur et de gaîté, qu'elle y réussit : le chevalé-léger se rend, l'épaulette contracte alliance avec la meule du moulin. Ce vaudeville n'est pas du plus pur fromage, mais il fait rire.

(Saint-Germain. — Cabinet en rosaille, avec sculptures attribuées à Jean Goujon, dans le pavillon Henri IV.)

mit au monde son fils glorieux. Dans le château ? Non pas ; dans un pavillon isolé qui s'appelle encore aujourd'hui le pavillon d'Henri IV. Anne n'avait pas eu le temps de gagner ses appartements et de chercher fortune ailleurs.

Le pavillon d'Henri IV, qui abritait autrefois des reines en mal d'enfant et répétait les premiers cris de Louis XIV, est aujourd'hui occupé par M. Gallois, restaurateur.

M. Gallois n'a pas déshonoré l'héritage, tant s'en faut. Je

ne sais pas s'il y vient encore des reines, mais les princesses n'y manquent pas. Les gentilshommes et demoiselles que Saint-Germain attire et qui chevauchent à travers la forêt, font halte chez M. Gallois ; et vraiment, c'est faire preuve de goût et de savoir-vivre ! Le pavillon de M. Gallois est un véritable Eden ; tout s'y trouve réuni ; M. Gallois ne vous refuse rien ; il séduit les yeux par ses magnifiques salons ouverts sur une immense campagne ; il contente l'appétit par des mets



(Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. Fin du 1<sup>er</sup> acte : Régnier, Hercule Dubouloz ; Firmin, vicomte de Saint-Hérem ; mademoiselle Plessis, Charlotte de Meiran ; mademoiselle Anais, Louise Maular.)

— Nous sommes gens de parole ; nous vous avions promis la semaine dernière une scène des *Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie de M. Alexandre Dumas. Cette scène, la voici : regardez-bien.

Nous avons pris nos personnages au moment le plus critique : Saint-Hérem et Charlotte de Meiran se disposent à fuir du couvent, escortés de mademoiselle Louise Maular et de

Dubouloz, déjà ils se croient libres, quand tout à coup la fenêtre s'ouvre ; un exempt paraît une torche à la main, suivie de ses gens, et s'crie : « Au nom du roi, je vous arrête ! » Qui est surpris ? C'est Saint-Hérem, lequel se croyait en bonne fortune et ira coucher à la Bastille ; c'est Dubouloz qui compatisse à mademoiselle de Meiran, elle cache son visage

dans ses bras, comme il convient à une jeune et pudique colonie prise au piège ; Louise Maular est plus brave, et se contente de faire sentir à l'assemblée son peur.

Si ce n'est pas assez pour vous divertir et vous plaire, cher lecteur, nous ferons encore davantage ; j'ai l'honneur de vous présenter cet original de Dubouloz dans son costume de noces, tout pommant et tout gallant ; le vicomte de



(Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — Mademoiselle Plessis, Charlotte de Meiran.)

Saint-Hérem en habit de gentilhomme élégant, et enfin mademoiselle Plessis et mademoiselle Anais, Charlotte de Meiran et Louise Maular, toutes deux vêtues pour le bal masqué, où elles mystifient leurs infidèles. Sur quoi, chers lecteurs, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, et envoie sur votre route beaucoup de jolies rencontres aussi jolies que la jolie mademoiselle Plessis.



(Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — 1<sup>er</sup> acte. — Régnier, Dubouloz.)



(Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — Firmin, vicomte de Saint-Hérem.)



(Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — 5<sup>me</sup> acte. — Mademoiselle Anais, Louise Maular.)

#### Une Surprise de Noël.

EPISODE MILITAIRE.

*De Bordeaux à Ruffec*. — Le colonel m'avait pris en gré à propos des comédies de Farquhar, ma lecture de route. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, très-sangvin, très-vif, le teint rouge-brun et les yeux bleus, qui souffrait, depuis plusieurs années, ses blessures, retire dans une villa des coteaux de Jurançon.

L.

C'est un spectacle à la fois triste et joyeux que l'embar-

quement d'un corps de troupes en temps de guerre. Le ciel était beau et les blanches rellets du soleil argentait les vagues mirantes. Sur la berge escarpée, aux sons de la musique militaire, les soldats arrivaient par escouades, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, la cravate en l'air. A mesure qu'une barque s'éloignait du rivage, emportant une cinquantaine de nos habits rouges, il se trouvait toujours là quelque femme désespérée qui pleurait, agitait son mouchoir, et faisait mine d'avancer dans l'eau pour suivre son époux ou son amant.

D'autres — celles-là je les plaignais davantage — baissaient leur capuchon sur leurs yeux, et allaient s'asseoir, mornes, silencieuses, honteuses d'être vues, sur quelque rocher où elles avaient l'air de rester pétrifiées. Le claron moqueur sonnait toujours.

Nous autres officiers, tous jeunes, inexpérimentés, avides de guerre, il fallait nous voir avec nos airs d'importance, affectant le commandement brusque et bref de nos anciens. Combien cependant échappaient, sous ces façons de malamore,



essayions de forcer à l'aide d'une baïonnette. Après en avoir cassé deux ou trois sans résultat, nous employâmes une hache, que l'on nous apporta du bastion déjà occupé par nos troupes, à couper dans le bois même du montant la portion où la serrure était encastre. Ceci fut, j'en ai la gloire de prendre moi-même la chaîne du pont-levis, dont je dirigeai la chute.

Le colonel dont j'exécutais l'ordre arriva justement alors et me demanda mon nom, ajoutant qu'il s'en souviendrait. Le sien était Muller. Il est mort à Ceylan de la fièvre jaune.

À ce moment, on entendait distinctement une vive fusillade engagée de l'autre côté de la ville. Je pensai que ma compagnie était par là, et supposant que l'intérieur devait être libre, je me précipitai comme un véritable étourdi, suivi seulement de deux soldats, dans les rues désertes. Je n'avais pas fait trois cent pas que j'étais complètement égaré. REGARDANT de tous côtés, je ne vis qu'une créature humaine dont je pusse espérer quelque renseignement; c'était une jeune femme, assez jolie, pâle et en désordre, aux écoutées derrière la porte entrouverte d'une espèce de boutique.

Notre conversation fut très-courte.

« Les Anglais? lui dis-je en hollandais.

— Comment? me demanda-t-elle.

— Les Anglais? répétaï-je, voyant que je parlais à une Française.

— Par là, répondit-elle sans hésiter, en me montrant l'extériorité de la rue.

— Bonne nuit! » Et je lui serrai la main, ne doutant pas qu'elle n'eût dit vrai.

En effet, aux clartés de la lune qui venait de se lever, j'aperçus les uniformes des *Royal-Scots* sur les remparts. Ils venaient d'être chassés d'un des bastions et tenaient bon dans celui qui leur restait. Le capitaine Guthrie, du 55<sup>e</sup>, qui était à la tête de ce détachement, ne savait du reste qu'il parti prendre, et déplorait l'absence du général Skerret, blessé tout récemment et prisonnier des Français.

Le feu était vif d'un bastion à l'autre; plusieurs blessés, tant des ennemis que des nôtres, restaient étendus sur le rempart. Un officier, atteint au bras, se promenait derrière nous d'un air mécontent, et disait: « Voilà ce qu'on appelle la gloire! » Cette philosophie me parut inopportun.

Notre position n'avait rien d'agréable. Un amas de billets de bois tressés sur le rempart, et disposés en travers de la gorge du bastion, formaient bien une sorte de parapet d'où nos gens pouvaient tirer, et deux pièces de vingt-quatre, prises à l'ennemi, faisaient bon service du haut des plates-formes; mais les Français avaient l'avantage du nombre, trois pièces de campagne, qui nous faisaient beaucoup de mal, et un monsieur à vent élevé sur leur bastion, d'où ils nous canardaient fort commodément. De temps en temps ils faisaient une sortie pour nous déloger: alors, et dès que leurs cris nous avertissaient de ce projet, nous les recevions avec de la mitraille; de plus, un détachement courait à leur rencontre et les ramenait en désordre.

Vers deux heures du matin, la fusillade, jusqu'alors continue, eut des intervalles qui durraient quelquefois une demi-heure. Ils me donnèrent le loisir de m'apercevoir que je greffais sous mes habits mous et sous l'air glacial de la nuit; d'ailleurs, épaisse de fatigue, je me laissai tomber plutôt que je ne m'étendis derrière le parapet qui nous protégeait. Quelques autres officiers vinrent se coucher à mes côtés, et l'instant, on se rapprochait pour avoir moins froid. Je tombai alors dans une sorte de sommeil éveillé, d'un effet bizarre, où mon imagination ressassait tout ce qui venait de se passer avec une telle force d'illusion, que la mousquerie recommença sans troubler mon rêve. Les coups de fusil, les cris, les imprécations, tout ce que j'entendais enfin, de près ou de loin, et très-distinctement, me semblait retentir dans ma mémoire, non à mes oreilles; et je ne sais ce qui m'aurait arraché à ce profond engourdissement, si tout à coup la tempe n'avait tremblé sous moi tandis qu'une vive et subite clarté me brûlait les yeux. Un craquement général suivit, comme si la ville entière eût été sur le point de s'écrouler. C'était le magasin à poudre qui sautait; avec lui nous perdîmes tout le service de notre petite artillerie.

Il fallut bien se relever et tenir tête à de nouvelles attaques; le décuageur s'empara de nous: plus de vingt hommes étaient allés demander du secours, pas un n'avait repartu. Ils étaient interceptés sans aucun doute. Aucun bruit de guerre ne nous arrivait d'ailleurs, et il était trop évident que nous allions avoir toute la garnison sur les bras.

Nous fîmes pourtant jusqu'à l'aurore: il fallut bien alors nous apercevoir et de nos pertes et de l'inefficacité de notre résistance. Rassemblés derrière le parapet improvisé, nous nous cointîmes lentement du regard, ne voyant guère ce qui pouvait nous sauver. Un vieil officier fit remarquer que le rempart n'était point large, et que les Français ne pourraient tirer grand avantage de leur supériorité numérique; mais il achetait à peine cette consolante réflexion, mal entendue à travers le bruit, qu'une décharge terrible vint le démentir. Pendant qu'une vive fusillade détourna notre attention, une partie des ennemis, longeant le pied des remparts, étaient venus occuper le côté opposé de notre bastion. Pris ainsi entre deux feux, il fallut nous résoudre à la retraite. Je me retournai vers le capitaine Guthrie, que je vis, les bras étendus devant lui, battre l'air de ses mains égarées. Une balle venait de lui crever les deux yeux. M'Dougal, dont j'ai parlé, ce lieutenant que la perspective de la mort faisait pleurer sur un navire, et qui s'était battu toute la nuit en vrai lion, M'Dougal gisait à terre, étourdi par une blessure au front. Le commandement me revenait, à moi, le plus jeune et le plus inexpérimenté de tous. Terrible responsabilité, savez-vous!

Sans être bien certain que la porte par laquelle nous étions entrés fut encore ouverte, j'essayai d'y mener ma petite troupe, encore en bon ordre. Guthrie, placé entre deux soldats, et guidé par eux, poussait à chaque pas d'involontaires gémissements; les ennemis nous accompagnaient d'un feu soutenu. Nous lassions derrière nous un sanglant sillage de morts et de blessés.

Pour comble de malheur, je n'avais pas calculé que l'embouchure du havre, maintenant rempli d'eau, était entre nous et Waterport-Gale. Une fois au bord de cette espace de canal, encadrée dans de hautes murailles en briques, il ne fallut pas longtemps pour me rendre compte de notre situation à ce coup désespéré. Il n'y avait pas trois parts à prendre, cernes comme nous l'étions: à moins de nous rendre purement et simplement prisonniers, il fallait, sans balancer, sauter dans le bassin, ou flotter dans l'eau et la quelques gros blocs de glace, et gagner comme nous pourrions un petit bâtiment ponté hollandais, amarré par une grosse corde au bord opposé. Tandis que j'essayais de calculer froidement cette chance suprême, deux ou trois cris, et le bruit d'autant de corps précipités dans l'eau, me firent retourner brusquement. C'étaient quelques-uns de nos soldats qui, littéralement dévénus fous, se jettaient sans lâcher leurs armes, dans le bassin fatal. Plusieurs autres suivirent cet exemple insensé. Guthrie, abandonné par ses guides, et ne sachant où se diriger, allait aussi tomber dans l'eau, lorsque j'arrivai assez à temps pour le retenir. Le présent à bras-le-corps, je le terrassai sans peine, et quand il fut à terre:

« Ne bougez pas, lui dis-je; il va y de la vie.

Puis, voyant qu'il serait inutile de donner des ordres à des gens dont la tête était perdue, je n'avais plus qu'un moyen de faire:

Il y avait, le long des murailles qui bordent le canal, une espèce de charpente composée d'une poutre transversale soutenue à ses extrémités et à son milieu par d'autres solives disposés en piliers, le tout destiné, je crois, à préserver le mur du frottement des navires, et s'élèvait à neuf ou dix pieds environ au-dessus de l'eau. Comment j'y descendis, à reculons, en m'accrochant des mains et des pieds aux saillies du mur, mon épée entre les dents, au grand détriment de mes genoux meurtris et déchirés, c'est ce qu'il ne faudrait pas me demander. Le plus certain, c'est qu'arrivé sur cette plate-forme étroite, je passai mon épée dans mon ceinturon, et le fourreau était depuis longtemps à tous les diables, — et avisant un glaçon d'assez belle dimension qui flottait au-dessous de moi, je m'y élançai à corps perdu, très-assuré de la résistance qu'altait en offrir ce radeau improvisé. Mais je manquai mon coup, et fis assez désagréablement le plongeon jusqu'au fond du bassin. Bien m'en prit alors de savoir nager, car, lorsque je revins à la surface de l'eau, il me fallut

atteindre en plusieurs brassées le glaçon qui me suivait. Ma grosse capote, complètement trempée, comme j'aurais pu singulièrement cette opération; mais ce qui me jouta le plus horrible, — une fois cramponné à tant bien que mal à ce glaçant qui, — ce fut d'avoir à lutter contre les malheurs qui, depuis sauter, s'accrochaient à moi pour sortir de l'eau. Il était assez évident que je ne pouvais les sauver; il était non moins démontré que leurs étreintes désespérées n'allait à rien moins qu'à me faire noyer, et cependant, allez, c'est un vil souvenir que celui des corps de pied au moyen desquels je me débarrassais d'eux. Ceux-là surtout dont le regard suppliciant avait renoncé à me tenir, dont la voix étouffée avait frappé mon oreille, il était affreux de les voir disparaître à jamais sous le flot mortel.

Je n'étais pas le seul en possession d'un morceau de glace. Une douzaine au moins de nos gens portaient la même partie que moi; mais quelques-uns étaient blessés, d'autres saisis par le froid de l'eau; ceux-ci lâchèrent prise l'un après l'autre, tantôt avec un blasphème désespéré, tantôt avec des sursauts gémissons dont l'intonation funèbre a quelque chose d'inimitable; plaintes et râles tout à la fois, qu'on n'oublierait plus quand on les a une seule fois entendus.

Il vint un moment où je fus à mon tour saisi du plus complet découragement. Je ne sentais plus mes doigts; un nuage de sueur passait devant mes yeux; ma poitrine oppressée me refusait le souffle, et la tête inclinée en arrière, j'ais suscomber, lorsqu'une voix amie me rappela au sentiment de l'existence.

« Courage, Moodie!... Au vaisseau, que diable!... Si j'arrive avant vous, comptez sur moi. »

Le nageur qui parlait ainsi me repoussa d'un coup d'épaule, et gagna les devants sans que je l'eusse pu reconnaître.

J'arrivai enfin près du vaisseau.

« Courage! » me répéta la même voix. Et une corde me fut jetée.

Je la saisie au vol; mais retirée trop vite, elle glissa dans ma main amortie, et le léger bruit qu'elle fit en retombant contre le bordage du petit navire produisit sur moi l'effet d'un coup de canon.

« A vous encore! » Une seconde corde tomba sur l'eau près de moi. Celle-ci était doublee. Je la saisie et la passai sous mes bras.



J'ai su depuis que j'avais les yeux aveugles, et que j'étais très-discoloré, lorsqu'on j'avait à me lancer sur le pont. Une fois là, par exemple, toute force m'abandonna, et je ne sentis pas même une balle qui me frappa le poignet pendant que mes deux braves camarades me traînent vers l'écoutille.

Le rempart n'était pas à plus de soixante verges du bâtiment, et les Français, très-décidés à nous faire boire jusqu'à ce que le calice amer de la défaite, traînaient sur nous sans pitié.

Dans la cabine où mon généreux compagnon d'armes me descendit, il n'y avait qu'un autre blessé, un sergent du 91<sup>e</sup>, nommé Briggs, atteint à l'épaule d'un coup de feu. Il souffrait horriblement et ne se laissait faire que de plaintes et de cris. On n'avait étendu aussi loin de lui que le comportait l'étendue de notre commun asile, et quand je fus rassasié, nous ne nous adressâmes pas un seul mot.

Mon sang coulait d'une manière inquiétante. Je parvins à

me tenir au sec, avec mes bras, à bander assez impatiemment les yeux.

Au bout d'une heure environ, j'essuyai une soif ardente, et je la dissipa au moyen d'un grand sang-froid me repoussé à la bouteille.

« Buvez! »

Il est vrai qu'un geste énergique m'expulsa ce qu'il voulut dire. Le pâle visage de la cabine était morte. À force de tirer sur le bâtimen, les Français avaient envoyé quelques balles dans ses œuvres vives. Il fut au sec, sans que l'on put y tromper.

Je voulus me lever, impossible; mes jambes me refusaient service. À grand-peine arriva-t-il à me mettre sur mon pied.

Une autre heure s'écoula. Tout entier à la douleur physique qui éteignait en lui le sentiment de la crainte, Briggs continuait à se plaindre. L'eau montait et montait sans cesse; elle arrivait à ma poitrine, et m'obligeait à tenir soulevé mon

bras blessé. Le picotement que l'eau salée produit sur une plaie vive est, à la lettre, insupportable.

Je me voyais venir à une mort lente et certaine, qui me faisait regretter de n'avoir pas péri, sur les remparts, autrement qu'un rat dans une souricière.

Lorsque tout à coup il me sembla que l'eau baissait, ce qui était vrai. L'heure de la marée descendante était venue, et fort à propos; vingt minutes plus tard, c'était fait de moi.

Le feu avait cessé depuis longtemps. Le navire étant coincé sur le flanc, et la vase suffisamment rafferme, des soldats français vinrent nous chercher. J'avouerai, sans la moindre vergogne, que je fus enchanté de me rendre à discréption. Au lieu de nous porter à bras jusque dans la ville, nos vainqueurs, assez peu cérémonieux, quoi qu'on puisse dire de la politesse nationale, nous firent lasser, comme des poids morts, au sommet du rempart voisin. Je fus de la dirigée sur l'hôpital, en compagnie d'un jeune gaillard qui trouvait la mission assez peu de son goût.

Pour se consoler, sans doute, il s'empara de la cantine qui pendait encore à mon côté, pleine aux deux tiers d'un excellent rhum auquel j'avais eu la maladresse de ne pas songer

plus tôt. Ce procédé sans façon m'autorisant à quelque familiarité, je retrouvai assez de force pour lui arracher des mains ce vase qu'il vidait avec dévotion, et dont j'absorbaï le contenu en quelques gorgées.

J'entrai peu après à l'hôpital, où finit naturellement un récit que j'ai entrepris pour vous égayer. J'aurais cependant encore à vous couter la disparition de mes habits d'uniforme, que j'eus la bonhomie de confier à un infirmier. Je pourrais aussi vous amuser en vous disant comme qui je sortis de l'hôpital avec les pantalons d'un de mes camarades et la redingote d'un autre; costume d'autant plus malaisé et mal assorti, que le premier avait six pieds, et le second quatre et demi tout au plus. Il ne serait peut-être pas sans agrément de consigner ici l'histoire de la chemise que l'hôpital m'avait fournie, et qu'on voulait absolument me reprendre, sans me restituer la mienne. Je lis la plus belle défense du monde, non pas tant pour la chemise (encore que ce soit un vêtement précieux en lui-même), mais parce que j'avais cousu dans un de ses coins le peu d'argent qui me restait. D'ailleurs...

« Et M'Dougal, s'il vous plaît, que devint-il? »

Un nuage passa sur le front du narrateur. « M'Dougal avait quitté le navire aussitôt après m'avoir mis en sûreté. Personne n'a jamais su ce qui était advenu de lui: s'il mourut frappé d'une balle française ou noyé dans les eaux du Scheldt...

— Et Johanna? m'empresse-je d'ajouter.

— Johanna, reprit le colonel subitement déridé... Johanna quitta peu après Tholen, et s'embarqua pour l'Angleterre.

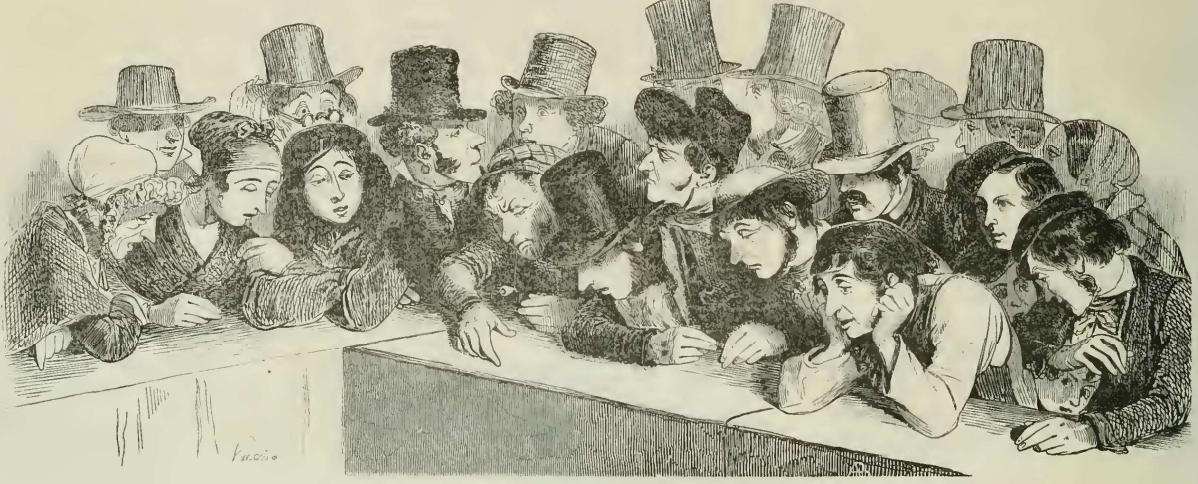
— Avec vous?

— Non pas, Dieu merci! avec un timbalier des *Coldstream Guards*. L'amour, en général... et plus particulièrement celui des lieux fortes... perdit cette inconsolable veuve. Du moins le burgher se plaignit-il des effets du punch, qui avait servi de philtre amoureux au séducteur de sa belle-fille. Je le consolai selon toutes les règles de l'homéopathie, qui n'était pas encore inventée, en l'abreuvant de ce dangereux poison, — mais non pas à doses infinitésimales. Le Predikant m'aida beaucoup dans cette œuvre charitable.

O. N.

### Paris au Bord de l'Eau.

(Voir page 119.)



(Badaude.)

#### II.

Si le travail occupe une foule de bras sur les bords de la Seine, nulle part aussi la flânerie n'est plus active, plus incessante. Voyez le parapet de ce pont, comme il est surchargé d'individus: les uns suivent de l'œil une embarcation que le courant, bien plus que ses voisines ambitieusement déployées, entraîne vers les rives lomtaines de Saint-Cloud ou de Meudon; les autres concentrent tout leur attention sur un chien qui s'élançait pour rapporter la canne de son maître; celui-ci est suspendu, pour nous servir d'une expression antique, à la ligne immobile d'un pêcheur de goutjons; celui-là compte les passagers qui montent sur le bateau à vapeur. Quelques-uns, véritables artistes du métier, font de l'art pour l'art, c'est-à-dire de la flânerie pour la flânerie; ils regardent tout simplement couler l'eau. Un moment viendra où cette foule sera bien plus considérable encore, où ces physionomies s'animeront, c'est lorsque ce cri sinistre aura retenti sur la rive: « Un homme à l'eau! » Soyez sûr alors que, si les secours tardent à arriver, vous verrez s'élançer du haut de ce parapet un de ces flâneurs qui paraissent si calmes, si flagmatiques à présent. L'action succédera brusquement à la rêverie, le spectateur deviendra acteur, et tel individu qui comptait ne consacrer sa journée qu'à d'innocentes distractions, deviendra un héros malgré lui et sauvera son semblable. L'existence parisienne est remplie de semblables hasards.

Nous ne quitterons pas les ponts sans jeter quelques lignes de malédiction contre l'avidie barbare de certains industriels qui ont inventé la pêche aux hirondelles. Un hameçon attaché à l'extrême d'une longue ficelle pend au-dessus de l'eau, appâti d'un ver ou d'une mouche; l'hirondelle, que ses petits attendent et qui ne croit pas d'ailleurs à la méchanceté hu-

maine, se jette sur la mouche et reste suspendue par le cou. Vous nous direz sans doute que nous pourrons nous donner bientôt, au prix de quelques centimes, le plaisir de rendre

ont répondu par le silence du mépris. Évidemment le canotier répugne au titre de flâneur; lui donnerons-nous le titre de marin? hélas! il le faut bien.

Le canotier est cousin germain du garde national: il aime à jouer au marin comme l'autre aime à jouer au soldat. N'ayant pas d'existence légale, de mandat social, d'organisation, il y suppléera par l'association individuelle; chaque canotier aura son équipage, chaque équipage son capitaine. Ainsi enregimberont, les canotiers se donneront une nationalité factice: les uns arborent le pavillon américain, les autres le pavillon anglais; ceux-ci le pavillon grec, ceux-là consentiront à rester Français. Même manœuvre, même costume qu'à bord des navires de guerre. Le commandement se fait au sifflet; il y a un portefeuille pour le capitaine. J'ai connu un canotier auquel on avait persuadé que M. Thiers, lors de son dernier ministère, avait rédigé un projet de loi tendant à mobiliser tous les canotiers de Paris pour parer aux éventualités d'une guerre avec l'Angleterre.

Le canotier a encore ceci de commun avec le garde national que les plaisanteries glissent sur lui sans entamer le moins du monde sa cuirasse:

Ille robur et as triplex .. qui fragile truci, etc., etc.

On remplirait des volumes avec toutes celles qu'on a faites ou qu'on fera sur son compte. Il est question, depuis quelque temps, de l'établissement d'un *canot's club* à l'instar du *jockey's club*; nous ne savons pas au juste où en est ce projet. En attendant, les canotiers se réunissent à Bercy; ils forment des sociétés chantantes, des espèces de *caveaux* où l'on cultive à la fois la matelote, le petit vin à douze et la poésie mythologique.



(Vue extérieure des Bains Delugy.)

ces malheureuses captives à la liberté; n'importe! ces spéculations sur la sensibilité publique nous paraissent ignobles; et puis que de gars qui n'osent pas se montrer généreux en plein jour! Les pauvres hirondelles sont souvent victimes de cette fausse honte: elles meurent entassées dans leur cage, privées d'air et de nourriture. Ce genre de pêche devrait être défendu: il prive la Seine d'un de ses plus gracieux ornements; instruites par l'expérience, les hirondelles quittent ses bords maudits; or, quand vient le printemps, une rivière sans hirondelles est comme un parterre sans fleurs.

Rangerons-nous les canotiers parmi les flâneurs aquatiques? toute terrible, question épiqueuse! Pour résoudre la difficulté, nous avons interrogé quelques canotiers, ils nous

N'allez pas croire cependant que l'existence du canotier soit exempte de périls; la tempête s'abat sur le pont du frêle navire; les typhons de Saint-Ouen, le mistral de Saint-Maur viennent mettre en danger la frêle embarcation; souvent

tous les efforts deviennent inutiles, l'esquif chavire, il faut gagner le rivage à la nage; heureux si, en touchant au bord, l'équipage se trouve encore au complet.

Les accidents sur la rivière sont assez fréquents; leurs

résultats seraient bien moins souvent désastreux si le désir de faire de la couleur locale, de passer pour de vrais flambards, ne poussait l'inprudent canotier à des excès que l'amour de la poésie maritime ne suffit pas toujours à excuser.



(Vue intérieure des Bains Deligny.)

Vienne un événement dans le genre de celui dont nous venons de parler, une tempête, un naufrage, et le malheureux flambard, gêné par l'excédant de couleur locale qui surcharge son estomac, court le double risque d'être entraîné par le courant et étouffé par le poids de l'eau.

On ne saurait trop recommander aux capitaines de pré-

cher la sobriété à leurs équipages. Le vrai marin attend d'être à terre pour se livrer à l'ivresse des festins.

Le véritable flâneur de la Seine, c'est le pêcheur à la ligne. En voilà un que les moqueries populaires n'ont pas épargné; il résiste depuis des siècles aux sarcasmes de vingt générations; c'est l'homme fort d'Horace : il pêcherait à la ligne sur

les rumes du monde. Il se tient là, la ligne tendue, l'œil aux aguets, faisant silence, et s'étonnant, durant une journée entière, de la ténacité du poisson à ne pas mordre à l'hameçon; il n'aurait qu'à lever les yeux pour voir d'un des plus admirables panoramas qui soient au monde; il reste le regard fixé sur un morceau de liège qui flotte sur l'eau.



(La pleine eau.)

Appliquez cette patience, cette puissance de concentration sur un objet plus relevé, les mathématiques, par exemple, et vous avez Archimède ou Newton. Il y a du pêcheur à la ligne au fond de tout homme de génie.

Mais ne noussons pas plus loin ce paradoxe; d'autres ob-

jets réclament notre attention. Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, qui est aussi une des curiosités des bords de la Seine, promet un jour exempt d'orages et permet l'accès de l'eau au baigneur parisien. Aujourd'hui la natation est devenue une mode pour tout le monde et un besoin pour quelques-

uns; les cercles de natation sont à l'eau, c'est monument public. Que de progrès depuis l'école-Petit jusqu'à l'école-Deligny! L'école-Petit est en quelque sorte la Sorbonne de la natation, l'école-Deligny en est le café de Paris. L'une a conservé sa physionomie classique et sévère; c'est

la que les élèves de Sainte-Barbe, de Rollin, d'Henri IV, viennent rafraîchir leurs membres fatigués par les luttes universitaires; l'autre est coquette, somptueuse, élégante comme un vaste boudoir. On y marche sur des tapis, on y fume le cigare de la Havane ou la cigarette de Latikié; on y prend des glaçons et des sorbets. L'école-Deligny est dentelée, les-tonnée, pleine d'arceaux et d'ogives comme un palais marin-esque. C'est un Albâtre flottant, un Alcazar bâti sur pilotis.

Ce que nous disions tout à l'heure du canotier et du pêcheur à la ligne, peut s'appliquer également au nageur; il est type comme les deux autres. Le nageur ressuscite l'antique fable des Tritons, il passe sa vie à l'école de nataction, c'est-à-dire dans l'eau. Entré le premier dans l'établissement, il en sort le dernier; il décide les paris, juge les plongeons, punit les passées déloyales et règle l'ordre et la marche de la pleine-eau. C'est une royaute qui commence avec le premier filas et finit avec la dernière hirondelle.

Quittons l'école de nataction et remontons sur le Pont-Royal; de là nous pourrons embrasser le cours entier de la Seine. Toute l'histoire de Paris, représentée par ses monuments, se reflète dans ces ondes fugitives; l'institut devant des bains publics, l'Hôtel-Dieu devant un bateau de blanchisseuses, la place de Grève devant un pêcheur à la ligne. A chaque instant ce sont de nouveaux contrastes: le quai aux Fleurs touche au Palais-de-Justice, les roses auprès des verrous; la Morgue est à côté d'un marché, la mort et la vie; la Préfecture de Police est vis-à-vis l'hôpital, le crime et le malheur, le vice et la misère. Le Louvre, les Tuilleries, les Invalides, l'Hôtel-de-Ville, la Chambre des Députés, l'hôtel des Monnaies, au-dessus de ces édifices, les tours de Notre-Dame. En voyant ces monuments échelonnés sur les rives de la Seine, on serait tenté de croire que les architectes ont voulu que le fleuve portât aux flots de l'Océan quelque image de la grandeur de la France.

## Cours Scientifiques.

### ÉCOLE DE MÉDECINE.

BOTANIQUE. — M. MARTINS, PROFESSEUR AGGRÉGÉ.

La brillante verdure qui renait chaque année à nos yeux ne sert pas uniquement, comme quelques-uns de nos lecteurs le pensent peut-être, à parer nos campagnes et à nous offrir de bras abris pendant la chaleur du jour. Avant d'étendre ses biens sur l'homme, elle est utile au végétal lui-même; c'est par son entremise que la plante se met en rapport avec l'atmosphère et y élabore les sucs qu'elle a puises dans le sol; les feuilles sont, en un mot, les organes principaux de la *respiration végétale*, les poumons des végétaux. Dans les climats des tropiques, sous un ciel brûlant mais plus pur, la nature est plus riche et mieux parée, une végétation luxuriante se montre de toutes parts, et cette surabondance de vie se manifeste à l'extérieur par un développement admirable des organes foliaires, les poumons présentent une surface plus étendue, et la vie végétale atteint son plus haut point de perfection.

En quoi consiste donc cette respiration, ce phénomène important, qui tient le règne animal et le règne végétal tout entier sous son influence mystérieuse? Nous avons déjà répondu en partie à cette question dans notre dernier numéro: nous avons donné une idée de la manière dont la respiration s'effectue chez les animaux; nous allons étudier aujourd'hui cette fonction dans le règne végétal; le cours que vient de terminer à l'École de Médecine M. Martins, professeur agrégé, nous en donne l'occasion.

Avant d'aborder l'étude de la respiration végétale, il faut bien nous rendre compte de la signification exacte des termes dont nous allons faire usage. Nous avons en effet une distinction importante à établir: nous reconnaissions dans une plante des *parties vertes* et des *parties colorées*, et nous entendons, avec tous les botanistes, par parties colorées tout ce qui n'est pas vert; ainsi, pour nous, la fleur ou la feuille sera colorée, quoiqu'elle soit blanche; les racines, les vieilles tiges, les fleurs, leurs enveloppes et les fruits, sont des parties colorées. Cela posé, étudions successivement la manière dont ces différentes parties agissent sur l'air atmosphérique. L'air, comme chacun le sait, est un mélange de deux gaz: l'oxygène et l'azote. Un volume d'air offre sur 100 parties à peu près 79 parties d'azote et 21 parties d'oxygène; il renferme en outre des traces d'acide carbonique. On s'étonne, au premier abord, qu'une proportion si faible de ce dernier gaz puisse, comme nous allons le voir, jouer le rôle principal dans la respiration végétale; mais cet étonnement disparaît quand on songe à l'immensité de la masse d'air qui nous entoure. Nous ne recueillons dans nos expériences que très-peu d'acide carbonique parce que nous ne soumettons à l'analyse qu'une très-petite quantité d'air, mais le calcul nous apprend que l'atmosphère renferme en réalité 4,500 billions de kilogrammes de carbone.

*Fonctions des parties colorées.* — Les parties colorées des plantes absorbent l'oxygène et échangent l'acide carbonique. Ce phénomène a lieu en tout temps, et de jour comme de nuit.

Nous voyons sans cesse autour de nous des preuves de ce fait; aussi la présence de l'air est indispensable aux racines elles-mêmes; et si elles sont trop enfouies dans le sol, en sorte que l'air ne puisse parvenir jusqu'à elles, la plante déperit; le même état de souffrance se manifeste si le pied de l'arbre est inondé, et qu'une grande masse d'eau se trouve ainsi interposée entre l'air et les racines. Pour hâter la crois-

sance d'une jacinthe, il suffit de renverser une bouteille d'oxygène dans le vase plein d'eau où plongent ces racines. — Les fruits agissent comme les racines et donnent naissance à des phénomènes identiques, même après avoir été cueillis; chacun connaît le danger qu'il y a à se jeter dans un endroit où des fruits sont réunis en grande quantité; l'oxygène de l'air du fruitier étant bientôt absorbé, est remplacé par de l'acide carbonique, gaz mortel pour l'homme. — Les fruits sont dans le même cas; il serait imprudent de passer une nuit dans une serre, ce qui prouve en outre que le dégagement de l'acide carbonique s'effectue de nuit comme de jour. Les parties colorées respirent donc à la manière des animaux; elles absorbent l'oxygène et échangent de l'acide carbonique qui viene l'air environnant.

*Fonctions des parties vertes.* — Ici commence l'ordre de phénomènes le plus important pour le végétal et celui que les feuilles sont principalement appelées à remplir; une grande différence nous frappe au premier abord: l'action n'est plus la même pendant le jour et durant la nuit.

Pendant la nuit les parties vertes se comportent comme les parties colorées, elles absorbent l'oxygène et dégagent de l'acide carbonique.

Pendant le jour, au contraire, et sous l'influence directe des rayons du soleil, les plantes décomposent l'acide carbonique, fixent le carbone et échangent l'oxygène. Ce fut Bonnet qui entrevit le premier ce curieux phénomène.

Il avait placé des feuilles dans une source; les rayons du soleil y dardaient avec force, et de petites bulles de gaz se montrèrent bientôt, principalement sur la surface inférieure. Bonnet pensa que c'était de l'air qui provenait de l'eau; pour s'en assurer, il plaça les feuilles dans de l'eau distillée et dépoluée par conséquent d'air; il ne parut plus une seule bulle de gaz et Bonnet se confirma dans son opinion erronée; il avait négligé de faire l'analyse de cet air prélevé, et passa ainsi à côté d'une des plus belles découvertes de la physiologie végétale. Priestley reprit plus tard la même expérience; mais, en véritable chimiste, il ne manqua pas de soumettre à l'analyse le gaz qu'il vit se produire, et reconnut avec étonnement que c'était de l'oxygène. L'acide carbonique contenu en dissolution dans l'eau avait été décomposé; les feuilles s'étaient empêtrées dans le carbone et avaient échappé l'oxygène. Bonnet n'avait pas obtenu de gaz dans l'eau distillée, parce que la plante n'y trouvait plus d'acide carbonique qu'elle peut décomposer. Mais ce n'était pas tout: il fallait prouver encore que dans l'air l'action est la même; que sous l'influence des rayons solaires la plante décompose l'acide carbonique de l'atmosphère comme elle le fait pour celui que l'eau tient en dissolution. Ce fut Théodore de Saussure qui mit ce fait hors de doute par une expérience admirable de simplicité et de précision; il prit vingt-mille pervenches aussi semblables que possible, dont il analyza sept; il nota la quantité de carbone qu'elles renfermaient; il en plaça ensuite sept sous un récipient où il avait introduit sept centimes d'acide carbonique; sept autres furent placées sous un second récipient où il y avait de l'air privé d'acide carbonique. Il laissa végéter pendant six jours ces quatorze pervenches, et procéda ensuite à l'analyse du gaz renfermé sous les deux cloches: dans la première l'acide carbonique tout entier avait disparu et l'air restant contenait vingt-quatre et demi pour cent d'oxygène, au lieu de vingt-un qu'il renfermait d'abord; dans la seconde cloche, la quantité d'oxygène n'avait pas augmenté; les pervenches de la première furent soumises à l'analyse: elles renfermaient onze centigrammes et demi de carbone de plus que celles qui avaient été analysées au commencement de l'expérience. La quantité de carbone n'avait pas augmenté dans les plantes de la seconde cloche, dont l'air avait été dépolué de toute trace d'acide carbonique.

Par cette expérience remarquable, de Saussure a mis en évidence le principe fondamental de la respiration végétale: décomposition de l'acide carbonique, échangement de l'oxygène et fixation du carbone. La plante est essentiellement composée de carbone, et toutes les forces vitales agissent pour fixer ce carbone dans son sein. L'air qui nous entoure est donc d'autant plus vivifiant pour les plantes qu'il est plus mortel pour les animaux, par la proportion d'acide carbonique qu'il renferme.

Ce n'est pas seulement de l'atmosphère que les végétaux retirent le carbone qui leur est nécessaire; il existe encore deux autres sources où ils en puisent sans cesse. Au moyen de leurs racines ils trouvent de l'acide carbonique dans le sol, et le décomposent ensuite. Pour s'assurer de ce fait, Sénèbier ayant pris deux branches aussi semblables que possible, plaça la tige de l'une d'elles dans de l'acide carbonique; l'autre fut laissée à l'air; la première était encore pleine de fraîcheur que la seconde était complètement fanée. Enfin les végétaux, en combinant de l'acide carbonique, forment l'oxygène absorbé pendant la nuit avec le carbone même qu'ils renferment dans leur sein. Ainsi l'on peut dire que, pendant la nuit, la plante prépare des matériaux pour le travail plus important du jour: elle absorbe de l'oxygène et échappe de l'acide carbonique, qui sera décomposé au profit du végétal sous l'influence salutaire des rayons du soleil. M. Dumas pense même que la plante ne fait rien pendant la nuit, qu'elle n'agit réellement que le jour, et qu'à l'ombre elle se borne à laisser passer l'acide carbonique emprunté au sol qui filtre à travers ses tissus et se répand dans l'eau.

Les parties vertes des végétaux qui jouissent de ces propriétés admirables de décomposition, sont douées d'une autre faculté non moins mystérieuse: elles refoulent tous les rayons chimiques que darde le soleil. Chacun se souvient, en effet, de l'impuissance de l'appareil de M. Daguerre à reproduire les paysages, comme si, dit M. Dumas, les rayons chimiques essentiels aux phénomènes daguerriens avaient disparu dans la feuille, absorbés et retenus par elle et mis en réserve pour servir à la dépense énorme de force chimique nécessaire à la décomposition d'un corps aussi stable que l'acide carbonique.

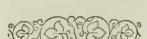
Les végétaux, outre le carbone, absorbent de l'hydrogène en décomposant l'eau qui entoure leurs racines, comme l'ont prouvé MM. Edwards, Cohn et Boussingault. D'après les expériences de ce dernier chimiste, ils fixent de plus une certaine quantité d'azote.

Le tableau suivant résume d'une manière très-concise les phénomènes principaux de la respiration végétale:

### RESPIRATION VÉGÉTALE.

1 <sup>re</sup> PARTIES COLORÉES.	De jour et de nuit,	Absorbent de l'oxygène et échangent de l'acide carbonique.
2 <sup>re</sup> PARTIES VERTES.	A. Pendant la nuit,	Décomposent l'acide carbonique, échangent l'oxygène et gardent le carbone. Cet acide provient de trois sources.
	B. Pendant le jour,	a. De l'air. b. Des racines. c. De l'atmosphère, son oxygène absorbé pendant la nuit avec le carbone de la plante.

Les phénomènes qui constituent essentiellement la respiration des végétaux diffèrent donc totalement de ceux que nous avons présentés la respiration des animaux; les premiers versent dans l'air de l'oxygène, gaz bienfaissant, source de vie; les seconds répandent, au contraire, autour d'eux des flots d'acide carbonique, gaz impur et qui devrait vicier l'air qui le reçoit; la respiration végétale servirait donc à purifier l'air souillé par le souffle impur des animaux. Quelques observations viennent à l'appui de cette idée: on sait que le fond des mares est souvent couvert de végétaux qui forment, par leur réunion, comme un tapis de verdure au fond des eaux. M. de Humboldt, observant les poissons qui s'y trouvaient, s'aperçut qu'ils étaient pleins d'ardeur et de vie lorsque le soleil donnait des rayons sur l'eau; ils paraissaient souvent, au contraire, épuisés et malades lorsque le soleil ne se montrait pas, et quelques-uns même mourraient par mourir si le ciel restait longtemps couvert. Frappé de ce fait, l'illustre observateur analysa l'eau de la mare quand le soleil donnait, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il trouva que l'eau contenue en dissolution dans l'eau renfermait 80 à 90 pour 100 d'oxygène; ayant soumis ensuite à l'analyse une certaine quantité d'eau de la même mare recueillie pendant un temps sombre, il n'y trouva plus que 16 à 17 pour 100 d'oxygène. Cette différence énorme expliquerait le malaise des poissons durant les heures où ils ne pouvaient respirer une quantité suffisante d'oxygène, et l'augmentation de ce gaz précieux lors des jours de soleil, jours de joie et de santé pour les poissons, ne peut être attribuée qu'à l'influence des végétaux de la mare, dont la respiration, activée par la présence du soleil, purifiait l'eau en y versant une proportion plus considérable de gaz oxygène. Mais ce fait isolé ne prouve pas, quelque curieux qu'il soit, les rapports constants que plusieurs physiologistes ont voulu établir entre les deux règnes, les mettant pour ainsi dire sous la dépendance l'un de l'autre, en donnant aux animaux la tâche de fournir l'acide carbonique nécessaire au règne végétal, et en chargeant les plantes de débarrasser l'atmosphère de ce gaz impur et de le remplacer par l'oxygène. M. Martins se hâta de prévenir ses auditeurs contre ces idées spécieuses au premier abord, mais que l'expérience ne confirme pas. Considérant la plante dans son ensemble, il remarque que les parties vertes sont toujours les plus nombreuses, que pendant la nuit l'air au lieu de purifier, que pendant l'hiver l'action du règne végétal cesse presque entièrement, et qu'enfin, pendant le jour et durant la belle saison, le soleil refuse souvent à la terre ses rayons vivifiants. Le professeur en conclut que les deux actions se balancent et qu'en somme la présence du règne végétal n'influe pas ou n'exerce du moins qu'une faible influence sur la composition de l'air. Les expériences de Link, Woodhouse et Grisch viennent donner à cette opinion un cachet de certitude. Ces observateurs placèrent sous de grandes cloches des plantes entières chargées de feuilles, de fleurs et de fruits; après un temps assez considérable, l'air de la cloche fut soumis à l'analyse, et sa composition était la même qu'avant l'expérience: il y avait eu un équilibre parfait entre les différents phénomènes; ce que l'air avait gagné en oxygène par l'action des parties vertes lui avait été repris par les parties colorées; et il en avait été délivré pour l'acide carbonique, et l'air de la cloche n'avait été en vieil ni amélioré par la respiration de la plante. La chimie, par la voix de M. Dumas, vient d'ailleurs confirmer l'opinion des botanistes. L'illustre savant nous prouve par des chiffres que l'influence du règne végétal est nulle sur les animaux. L'air qui nous entoure, dit-il, pèse autant que 581 000 cubes de cuivre d'un kilomètre de côté; son oxygène pèse autant que 154 000 de ces mêmes cubes. En supposant la terre peuplée de mille millions d'hommes et en portant la population animale à une quantité équivalente à trois mille millions d'hommes, on trouverait que ces quantités réunies ne consomment en un siècle qu'un poids d'oxygène égal à 15 ou 16 kilomètres cubes de cuivre, tandis que l'air en renferme 154 000. Il faudrait 10 000 années pour que tous ces hommes pussent produire sur l'air un effet sensible à l'œdémètre de Volta, même en supposant la vie végétale anéantie pendant tout ce temps. » Nous voyons donc que, par des considérations différentes, M. Martins et M. Dumas arrivent au même but. La chimie, la balance en main, vient confirmer les doctrines de la physiologie végétale; leurs résultats sont d'accord: nous ne devons pas nous en étonner, car les sciences sont saines et doivent marcher en se donnant la main.



Margherita Pusterla.

AVANT-PROPOS.

Le 15 mai dernier, *l'Illustration*, dans son *Bulletin bibliographique*, a rendu compte de *l'Historie universelle* publiée en Italie par M. César Cantù, et dont une traduction s'imprime en ce moment à Paris. Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs un roman du même écrivain, *Margherita Pusterla*. Notre intention n'est pas d'entretenir ici nos lecteurs de M. Cantù lui-même, et nous renvoyons ceux qui seraient curieux d'avoir quelques détails sur sa vie littéraire à l'article que notre collaborateur lui a consacré. Mais il est peut-être nécessaire, sans prétendre en aucune façon imposer notre opinion à personne, de dire quelques mots de l'ouvrage dont nous commençons aujourd'hui la traduction.

La renommée a ses hasards et ses caprices, et c'est surtout sur les importations littéraires qu'elle exerce sans contrôle l'autorité de ses jugements. Souvent, on ne le sait que trop, un peuple ne connaît que les médiocres écrivains de la contre voisine, qui le juge également sur les moindres représentants de son génie; tandis que des réputations nationales, très-justes et très-méritées, ne passent jamais la frontière, qui ne devrait pas exister pour elles.

Nous pensons que ces réflexions s'appliquent, dans une certaine mesure, au peu de bruit qu'a fait en France *Margherita Pusterla*. L'école du roman historique en Italie, qui reconnaît Manzoni pour son maître, n'a pourtant produit aucune œuvre qui, avec des qualités très-différentes, et sans la moindre trace d'imitation, mérite plus d'être comparée aux œuvres du chantre des *Promessi sposi*. On peut juger diversement les défauts de M. Cantù, mais il ne peut y avoir qu'une voix sur ses qualités: un sentiment littéraire élevé, une érudition solide et consciente, un habile développement des caractères, une inspiration morale toujours droite, toujours présente, le sens du pathétique, l'expression souvent forte, souvent heureuse, de l'énergie, de la sensibilité; est-il beaucoup de romanciers célèbres dont on en puisse dire autant? Ces qualités, l'Italie les a trouvées dans *Margherita Pusterla*, qu'elle compte parmi ses lectures favorites. Nous espérons que la traduction, interprète toujours un peu perdue, ne les cachera pas entièrement à nos lecteurs. Ils ne chercheront pas, surtout dans les premiers chapitres, le rapide intérêt et la facile lecture des nouvelles que nous avons données jusqu'ici, et que nous donnerons encore de temps en temps, sans interrompre le cours de la publication de *Margherita*. Ils comprendront dès l'abord que c'est là une œuvre qui, par son étendue, réclame la longueur des préparations, et que le grand Écosais lui-même ne résisterait pas à celui qui la jugerait sur le début de ses chefs-d'œuvre. Les conditions de cette équité préjudicieront une fois remplies, nous croyons que le talent de l'auteur exercera sur le public français toute l'influence qu'il a exercé en Italie.

peuple, toujours alléché par les brillantes apparences. Trois mille cavaliers étaient accourus à cette fête, en grand luxe d'habits, couverts des plus belles armures qui fussent jamais sorties des ateliers de Milan, et montés sur des destriers ferrés d'argent. Parmi eux, on comptait beaucoup de Milanais venus pour faire cortège au jeune Bruzio, fils naturel de Luchino Visconti, seigneur de Milan. C'étaient Giacomo Alprando, Matteo Visconti, frère de Galéas et de Barnabé, qui depuis devinrent princes; le seigneur de Gallarate, le chef de la noble famille des Crivelli, et le plus renommé de tous, Francesco Pusterla, le plus opulent suzerain de Lombardie. On aurait pu le dire aussi le plus fortuné des hommes, si les richesses humaines contenait quelque certitude de bonheur, et si, comme on le verra dans la suite de cette histoire, il n'eût pas été sur le bord d'un abîme de misères dont il devait atteindre le fond.

Ces champions milanais avaient remporté le prix du tournoi de Mantoue. Ce prix consistait en un poulain superbe, de la valeur de cent sequins, noir comme la résine, avec sa housserie de ciel, chamarré d'argent, et en un autre cheval de moyenne grosseur, baie avec des taches blanches à deux de ses pieds, on avait encore ajouté des vêtements, l'un d'écarlate, l'autre de soie double de menu vair. Pour faire montre de ces trophées, les vainqueurs avaient parcouru en triomphe Crémone, Plaisance et Pavie, où ils étaient venus dans leur patrie le 20 mars de cette même année 1540. Partout on les recevait en grande liesse. C'est un hasard et dominant instinct de l'homme qui le pousse en tout temps à se prosterner devant la valeur triomphante, mais qui se déployait surtout dans cet âge où la force matérielle régnait sans conteste. En outre, les petits seigneurs voyaient avec plaisir le courage s'entretenir dans les tournois et les batailles simulées, comme en d'autres temps ils virent avec satisfaction le peuple exalter son humeur de curiosité et de disputes en factions de théâtre et en querelles littéraires. Aussi Milan envoya à la rencontre de ses chevaliers une escorte composée de la cour et des plus nobles seigneurs. Après s'être arrêtés dans le splendide château de Belgioioso, ils s'acheminent vers la cité.

Ils entrèrent en grande solennité par la rue Saint-Fus-torge. Après avoir traversé le faubourg de la citadelle, déjà ceint d'une muraille, ils se présentèrent à la porte du Testin, qui s'ouvrait au lieu qu'occupe aujourd'hui le pont jeté sur le canal du *Naviglio*. Ce canal marque encore le fossé que, pour se défendre contre Barborousse, les Milanais avaient creusé autour de leur ville ressuscitée. Un terre-plein élevé avec les débris de cette excavation était leur seul rempart; mais il suffisait alors que chaque citoyen était soldat, soldat pour la patrie et pour les franchises. Peu de temps avant l'époque dont nous parlons, Azzone Visconti avait, à cet endroit, bâti une muraille de dix mille brasses de circuit, avec onze portes à herses et pont-levis, et couronnée de cent tours aux crues innumérables.

Les chevaliers passèrent sous l'arche qui subsiste encore, et cotoyèrent ces fameuses colonnes de San-Lorenzo, vénérables débris de l'antiquité romaine. Bientôt ils arrivèrent au carrefour appelé *Carrioblio*, par où il y pouvait passer des rues. Suspensant ses travaux, le peuple accourut à ce spectacle, attiré par la joyeuse sonnerie des bœufs de la ville, vêtus de pourpre, et qui s'avancent, avec leurs trompes d'argent, au milieu des gardes de la porte en corset blanc mi-partie d'écarlate, et en manteaux de même couleur. Ils précédétaient le cortège, entourant le porteur d'antemière, qui portait l'étendard aux armes des diverses portes semées autour d'une vipère noire en champ d'or.

« Quelle est cette dame tout de velours et d'or? » demandait un petit enfant.

Ses parents lui répondirent: « C'est la princesse Isabelle, la femme de celti-la tout réhuisant d'acier, dont le cimeterre porte une vipère qui mange un enfant mortu. Il s'appelle Luchino, notre seigneur. Voyez un peu notre bonne fortune d'avoir un maître si vaillant et une si belle maîtresse! »

— Eh! regardez, ajoutait un compère en poussant son voisin d'un malicieux coup de coude, quel est donc d'audacieuses entre elle et Galéas.

— Eh! oh! répliqua le voisin en égantant de l'œil, ce n'est pas d'hier que la tante s'entend avec le neveu.

Alors on commençait à réciter la chronique scandaleuse, on se contait les affronts que se renvoyaient mutuellement

Isabelle et son mari. En effet Luchino, sans la moindre vergogne, venait un peu en arrière, entouré de ses fils naturels, L'orestino Boisso et ce Brusio dont nous avons parlé, tous deux nés de différentes mères.



Luchino était fils du grand Matteo, qui, après l'archevêque Ottone Visconti, avait, par valeur et par brigues, obtenu la seigneurie de Milan avec le titre de vicaire de l'empereur, de capitaine et de défenseur de la liberté. Galéas avait succédé à Matteo dans le commandement; à Galéas son fils Azzone. A la mort de celui-ci, Luchino, le 17 août de l'année précédente, avait été reconnu seigneur par l'assemblée générale des Milanais; mais comme on se déjait d'une jeunesse indomptée qui s'était consumée en aventures de libertin, on lui avait associé son frère Giovanni, évêque suzerain de Novare. Comment le peuple, connaissant les défauts de ce prince, l'avait-il de préférence, ou n'avait-il pas rétabli la liberté? Ce serait mal connaître le génie populaire que de s'en étonner. Arrivé au pouvoir, Luchino, usant d'astuce et d'autorité, élimina bientôt son frère, qui, prêtre, bon catholique et dévoué de jour en paix des avantages de sa richesse et de sa belle mine, se déchargea volontiers des affaires publiques.

Luchino était mondamment pourvu de ce courage militaire qui peut accompagner tous les vices et s'unit même à l'infamie. Avare de promesses, intrépide à les tenir, prompt à prendre une résolution et prompt également à l'exécution.



## MARGHERITA PUSTERLA.

Lectrice, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA MARCHE TRIOMPHALE.



pe que les petits tyrans, qui avaient succédé aux gouvernements libres dans la Lombardie, appelaient à leur aide pour éblouir les esprits généreux, charmer les frivoles et captiver le

x 1540, au commencement de mars, les Gonzague, seigneurs de Mantoue,

avaient tenu cour plénière dans leur ville. Tales publiques, inutiles, saltimbanques, boutefous, fontaines de vin, ils avaient prodigie toute la pompe que les petits tyrans, qui avaient succédé aux gouvernements libres dans la Lombardie, appelaient à leur aide pour

éblouir les esprits généreux, charmer les frivoles et captiver le

également parmi les seigneurs de sa race, et il y en eut pourtant de tristement remarquables par cette odieuse habileté. On le louait justement d'avoir délivré le pays des voleurs qui l'infestaient, d'avoir réfréné les violences de ses feudataires, pesé au même poids Guelbes et Ghibelins, et frappé d'un égal impôt le populaire et la noblesse. Mais, pour ce qui le regardait en propre, il n'appelait justice que son intérêt. A-t-il manqué d'imitateurs ou de modèles? Sa politique était simple : se conserver à tout prix. Trouvait-il opportun d'encourager le commerce et les arts, il les favorisait; la guerre lui convenait-elle mieux, il la déclarait, insouciant du sang et des larmes qu'elle allait coûter. Selon ce qu'il croyait le plus nul à ses vues, il protégeait les arts et la poésie, ou il dressait pour les artistes et les poètes des gibets et empêtrait les geôles. Il se considérait comme un conducteur de bêtes sauvages, qui, sous peine d'être dévoré par elles, doit sans cesse les tenir sous le coup du châtiment et leur faire sentir qu'il est nécessaire à leur existence; aussi voulait-il apparaître aux bons, c'est-à-dire aux peureux, comme l'unique auteur de la félicité publique. A l'égard des méchants, c'est-à-dire de ceux qui auraient osé contrôler ses actes, il exagérait par calcul son naturel féroce et dissimulé. Espions, juges achetés, soldats, faisaient de temps en temps d'éclatants exemples. Accusations, emprisonnements, exécutions, tout apprenait à la foule l'oubli des franchises dont elle avait joui; tout lui enseignait à croire que le commandement est l'unique devoir des princes, l'obéissance l'unique droit des sujets.

Les moyens violents n'étaient pas toujours ceux que Luchino aimait à mettre en œuvre, et il semble que les Milanais ou ne comprenaient pas, ou trouvaient agréable cette partie de sa tactique qui consistait à dompter par la corruption. A la population, fêtes, danses, taverne, mauvais lieux; aux jeunes nobles, dont les manières sévères et réfrénées lui faisaient outrage, il donnait, dans sa cour, les exemples et les facilités de la débauche, afin que, voyant les routes de la gloire et des honneurs fermées derrière eux, ils livrassent à la jalousie et aux plaisirs la fleur de leur vie. On rapporte que cette voie était celle qui menait Luchino le plus promptement et le plus sûrement à son but.

La conscience criait encore en lui; mais, à l'aide des pratiques dévôtes, il en étouffait la voix ou l'effudait. Chaque jour il récitait ou il entendait l'office de la Vierge. Souvent ses chiens étaient admis à sa table; mais souvent aussi il y admettait des vieillards et des mendiants, qu'il servait lui-même avec tout le faste d'une fausse humilité. Jamais il ne mangeait que des mets de carême le samedi et les jours prescrits. Il établissait le tarif des funérailles, et de graves punitions furent prononcées contre les médecins qui visiteraient trois fois un malade sans faire venir le confesseur.

Les ambassadeurs et les poètes lui répéttaient sans cesse qu'il avait tout l'ambition de ses sujets. On peut juger si l'on crovait à la cotte de maillots qu'il ne déponnait jamais, aux doubles gardes qui environnaient sa demeure, aux énormes dogues qui ne le quittaient pas, en quelque lieu qu'il allât. Ceux-ci, du moins, pourvus qu'ils n'ingageassent, n'étaient pas susceptibles de désirer un changement de gouvernement.

Toutefois, à voir les démonstrations qui l'accueillaient sur son passage, on aurait pu prendre Luchino pour le père de son peuple et toutes ces acclamations n'étaient pas dictées par une faible flatterie. Il n'est pas de gouvernement, si détestable qu'il soit, dont quelque classe ne tire profit. Les Lombards, à cette époque, traversaient un âge de turbulence interne, où la liberté, achetée au prix du sang et des plus généreux efforts, était allée se perdant à travers les discordes civiles, les fureurs des factions et les ruses des puissants. Fatigués de cette continue tempête, où le peuple risquait tout sans rien gagner, ils voyaient d'un bon œil un gouvernement énergique qui mettait un frein à toutes les ambitions. La foule donnait le nom de paix à la commune servitude; ceux qu'elle enrichissait la nommaient liberté! En outre, Luchino n'admettait guère aux emplois que des citoyens de Milan; six mille d'entre eux vivaient du trésor public. Pendant la disette qui pesait sur le pays, quarante mille indigents furent nourris aux dépens de la ville, de la ville et non du prince; mais le peuple est toujours prêt à renvoyer à ses maîtres la responsabilité des biens ou des maux qu'il éprouve.

Quant aux nobles, le vérifie les avaient saisis lorsqu'ils étaient aux affaires publiques. Chacun se préférait à la patrie; pourvu qu'il fut libre, il ne se souciait pas des franchises communes. Que leur était la gloire au prix de leur intérêt, la vertu au prix de la vie? Alors ils enclinaient les fruits dont ils avaient jeté la semence. Ceux à qui l'état de la cité était insupportable, et qui désespéraient de relever leur pays de l'abaissement, ou bien vivaient dans le repos d'une paix contrainte, ou cherchaient un refuge dans les pays étrangers. Ils laissaient ainsi un plus libre champ à la cupidité des citoyens qui voulaient s'élever non plus dans le gouvernement de leur pays, mais dans les charges de la cour, réservant à celui-là seul dont ils recevaient de l'éclat et des récompenses les services qu'ils auraient dû consacrer à l'utilité de tous.

Souvenez-vous qu'aujourd'hui, Luchino avait retiré sa faveur à tous ceux qui sous Azzone avaient attiré l'apogée de leur fortune. Désirieux d'en sortir d'une troupe docile à ses inspirations, il avait appelé auprès de lui les compagnons de ses débauches juvéniles, prêts à faire tout ce qu'il voudrait, et même à se porter au pire. Dans le cortège que nous décrivons, il était facile de distinguer les favoris et les disgraciés. Les premiers entouraient le prince, se inclinaient de temps en temps à sa conversation; ils se reconnaissaient à l'orgueil avec lequel ils éaltaient la magnificence de leur bassesse, à leur affection à ne se réunir qu'entre eux, et aux grâces bâdines qu'ils déployaient en faisant caricature de leurs fringants coursiers. Les autres se tenaient au dernier rang, taciturnes ou échangeant à grand'voix quelques mots d'une voix crâineuse et voilée. Le peuple supposait naturellement dans les favoris du prince tout le sens, la valeur et la prudence dont les disgraciés étaient dépourvus à ses yeux; il saluait les pr-

miers et assimilait les autres à des hérétiques et à des excommuniés. Contenu par la figure réprobatoire de l'Allemand Sforza Melik, capitaine des gardes du corps de Luchino, la foule, regardant en dessous le museau barbu du gendarme, criait : « Vive le Visconti! vive la vipère! (1) »

Sans distinguer les grands ni les petits, un bouffon galopait à travers le cortège. Cette race pullulait alors dans les cours, mais surtout dans la Milanaise, qui consacrait trente mille florins par an à les entretenir: excellent emploi des deniers publics! Ils remplissaient l'office que remplissaient quelques-uns les poètes et toujours les flatteurs: adulé le prince, faire rire à leurs propres dépens, et cacher sous l'agrément d'un bon mot toute l'horreur d'un crime. Toutefois, comme il n'est rien de si mauvais en ce monde qu'il ne s'y trouve qu'que mélange de bien, ils risquaient quelquefois, au milieu de leurs lazzis, des vérités hardies qui, sans eux, n'auraient jamais frappé les oreilles des grands.

Grillincervolo, c'était le nom du bouffon de Luchino, couvrait sa tête rasée d'un bonnet blanc conique, surmonté d'un cuirier écarlate simulant une crête de coq; ses chausses et son pointoir de toile, larges et mal façonnés, étaient surchargés d'énormes boutons et d'anneaux sonores. A la main, il tenait un bâton qui portait à l'un de ses bouts une tête de fou avec des oreilles d'aigle. Deux raves lui servaient d'éperons (fabrique de Pavie, disait-il), avec lesquels il excitait l'ardeur d'un fougueux destrier de Barbassane (autre phrase à son usage) tout bardé de rubans et de sonnettes. La bouche sans cesse tirée par un rire mêlé d'idiotisme et de malinécé, les yeux louches et éraillés, il sautillait de çà, de là, tantôt donnant la chasse aux pores et aux poches qui couraient librement par les rues, tantôt barrant le passage à tout venant, et lâchant à celui-là un bon mot, à cet autre une injure. Tout en marquant à l'oreille de Melik quelques phrases d'un mauvais jargon indescriptible, il lui tirait ces imposantes moustaches; et pendant que celui-ci, sans compromettre sa gravité, s'apprêtait à le corriger avec le plat de son sabre, le bouffon était déjà bien loin. Matteo Salvatico, auteur de l'*Opus pandectarum medicinae*, le meilleur traité sur les vertus des simples chevauchait dans tout l'appareil des médecins d'alors, vêtu d'un habit de pourpre, les mains chargées de bagues précieuses et des épéons d'or à ses brodequins. Le fou, faisant à la monture de Matteo un geste intraduisible, disait au médecin : « Tâche-lui le poinds. » Puis, se dirigeant vers l'astrologue Alano del Nero, autre membre indispensable d'une cour à cette époque, il lui donnait un grand coup sur la mique, pendant qu'il était absorbé dans ses profonds calculs, et lui disait : « Les étouffes ne l'ont pas appris celi-la. »

Luchino l'entendait et souriait. Il venait à peine de laisser derrière lui le palais qu'il avait élevé pour en faire sa demeure particulière, en face de Saint-Georges; il pénétrait lentement la fonte, qui, près de l'église de Saint-Ambroise-in-Solaroli, affluait au marché; ou, comme on disait, à la *Ballia* du laitage et des huiles, lorsque ses regards s'arrêtaient sur la terrasse en saillie d'une tour située à l'angle de la rue qui conduisait à Saint-Alexandre, et sur une jeune femme qui s'y tenait. C'était Marguerite Pusterla. Elle était aussi du sang des Visconti et cousine du prince, mais elle ne lui ressemblait en rien. Ce n'était pas pour satisfaire au caprice d'une curiosité de femme qu'elle venait regarder la marche du cortège, mais pour y reconnaître son mari, Francesco Pusterla, un des vainqueurs de la joute, comme nous l'avons dit, et qui se tenait au dernier rang, parmi les mécontents. La noble dame, aussi belle que doit l'être l'héroïne d'un roman, dirigeait sur le parapet de la terrasse les pas d'un enfant d'environ cinq ans, et de sa main blanche lui indiquait au loin un cavalier magnifiquement vêtu et monté. A cette vue, l'enfant sautant de joie entre les bras maternels s'écriait : « Mon père! mon père! » et, avec l'élan ingénier de l'enfance, tendait vers lui ses petites mains. Absorbée dans cet épisode de famille, qui était tout pour elle, Marguerite ne songeait ni aux acclamations de la foule, ni à la pompe du cortège, ni aux yeux qui admiraient ses charmes, ni à Luchino lui-même, bien qu'il eût ralenti le pas en arrivant près du balcon, et que, jaloux d'attirer sur lui les regards de Marguerite, il eût fait piaffer et caracoler le superbe étalon blanc qu'il chevauchait.

Ces manœuvres furent vaines, et un nuage de dépit passa sur son rude visage. Ramengo de Casale, un de ces comtins toujours disposés à secouer toutes les passions des princes, s'approcha, en s'inclinant avec un respect adulateur; il s'écria : « Si on veut trouver de la grandeur dans un homme, de la beauté dans une femme, il faut les chercher dans la maison des Visconti. »

Luchino, insensible à cette bouffée d'encens, lui répondit en homme habitué aux plus basses flatteries : « Soit; mais il paraît que notre nom commun n'est pas d'un grand prix aux yeux de cette belle; et toujours est-il que vous tous ensemble vous n'avez pas su embellir nos réunions de sa présence. — Je le confesse, répliqua Ramengo. Son humeur est aussi orgueilleuse et sauvage que sa beauté est pleine d'éclat et de charme; mais plus la victoire est difficile, plus il y a de

(1) On sait que les armes des Visconti étaient une vipère tenant un enfant à demi enfouie dans sa gueule.



gloire à la remporter; et quelle rigueur ne s'évanouirait devant le soupir d'un prince! »

Le bouffon arriva alors en sautillant; il rit sardoniquement au nez du flatteur, en fit autant à Luchino, et lui dit en se reniant de manière à faire tinter toutes ses clochettes : « Ne l'écoute pas, maître. Lèche-toi les barbes; ce n'est pas là monceau pour tes dents. »

— Et pourquo non, misérable? » Ces mots échappèrent au dépit de Luchino.

« Parce que non, » répeta le maraud en touchant sa monture; et en un clin d'œil il disparut. Cependant Luchino, sourd aux plaisanteries des courtisans et aux vivat du peuple, avançait toujours avec lenteur, et de temps en temps se tournait vers la belle Pusterla. Les regards de Marguerite ne quittaient pas son mari, qui s'avancait en compagnie d'un page et d'un moine venu à pied à sa rencontre, et s'entrete-



naill avec eux. Gestes, regards, langage, tout était de feu dans le jeune page. Le visage de l'autre, animé d'une gravité douce, révélait une hâte profonde entre l'empörtement des passions et la constance de la volonté; son front, prompt à se couvrir de rides, ses jones amagines et creusées, ses lèvres contractées, tous ses traits étaient empreints du sceau qui l'infortune impose à ses victimes, comme pour leur donner la consolation de se reconnaître entre elles et de pouvoir s'allier pour la combattre en commun.

Les regards choquants du prince, et l'affection qu'il mettait à se retourner n'échappèrent point à Pusterla. Il n'adessa que ces mots à ses compagnons, frappés comme lui de ce spectacle : « Vous voyez! »

— Je vous, répondit le moine en baissant les yeux et dans l'attitude d'un homme habitué aux graves pensées.

— Misérable! S'écria le page; et des éclatines jaillissaient de ses yeux; ceci comble la mesure! Mais que ne faut-il pas attendre d'un tyran! Oh! que Milau ne peut il compter cent hommes animés de ma résolution! Et vous, seigneur Fran-

cesco, quand vous résoudrez-vous à proclamer hautement votre nom, et à finir d'un seul coup le commun opprobre et l'esclavage de la patrie?

Du geste et de la voix, Franciscolo Pusterla imposait silence à Alpinolo, ainsi se nommait le jeune homme, pendant que le frère, avec la tranquillité habituelle aux personnes qui vivent en elles-mêmes, disait : « Il ne reste qu'un parti à prendre pour les mécourtois : qu'ils se séparent des marchands, et que, sans s'effrayer de l'oufli de leurs concitoyens, ils cherchent dans le noble honneur des affections domestiques la paix de la conscience et la sécurité de leur honneur. C'est ce qu'a su faire ton beau-père Eberto Visconti ; c'est l'exemple que tu devras imiter ; tout l'annonce que l'heure en a sonné. Avec le trésor que tu possèdes en Marguerite, est-il un cuin de terre si reculé, une solitude si abandonnée, dont tu ne puisses faire un paradis ici-bas ? »

La voix du moine s'était animée en parlant ainsi, et le rouge monta à ses joues. Il sembla s'en apercevoir, et baissant la tête, il fit silence ; mais Franciscolo, peu convaincu par le langage de son ami : « Oui, Buonvicino, disait-il, la retraite est le souffre de mes veilles. Mais quoi ! qu'est-ce qu'un homme lorsqu'il a quitté la scène de la politique ? Combien je paraîtrai dégénéré de mes ancières, toujours si appliquées au gouvernement de leur pays ! Tant que le pouvoir fut aux mains d'Azzone, tu sais si j'ai cessé de travailler au bien de la cité ; tu sais avec quels égards pléniers de dédicatesse j'en usai avec Luchino, bien qu'il fût en querelle avec son oncle. J'espérais qu'arrivé à son tour à la souveraineté, il me saurait bon gré de ma conduite, me compterait parmi ses amis, et qu'ainsi je pourrais le conduire dans la voie du bien public. On a vu le fruit de ces ménagements. A peine en possession du trône que nous avons tant contribué à lui assurer, non-seulement il a oublié nos récents services, mais il nous a fait un crime des anciens ; il nous a tous décarriés. Il s'est entouré des gens nouveaux de race plébienne, aveugles conseillers, insensés flatteurs, pestes de cour, dont je voudrais être à mille lieues, si l'espérance ne me tenait encore au cœur de redevenir utile à ma famille et à mes concitoyens. »

Alpinolo applaudissait à ce langage hardi. Frère Buonvicino, comprenant que sous le manteau du bien public se cachaient l'ambition et un naturel qui habitaient à ne trouver de joies que dans les orages de la vie, mettait au même rang le calme et la mort, aurait facilement rétorqué les spécieux arguments de son ami ; mais aurait-il pu réveiller dans son ame quelque honte virile, capable de le ramener à des idées plus saines ? Accoutumé à voir avec indulgence les fatresses humaines, pour ne point être conduit à les mépriser, il suivit Pusterla sans rien dire jusqu'à la place du Dôme, où ils se séparèrent.

Au lieu où s'élève aujourd'hui le palais royal siégeaient alors les intendants de l'approvisionnement, et c'est devant leur demeure que se tenait chaque semaine le marché des habits. L'emplacement occupé maintenant par le Dôme s'appelait la place aux Harangues, parce que c'est là que, sous le gouvernement républicain, les citoyens se réunissaient pour prononcer ou pour entendre les discours qui intéressaient le bien public. Sur cette place, luttèrent longtemps le sincère patriotisme du petit nombré et l'ambitieux egoïsme de la majorité. Là, naquirent les factions qui déchirerent la patrie, jusqu'à ce que, rassasiés de tempêtes, les Milanais remissoient le pouvoir suprême aux mains des Forriani, puis des Visconti. Nous avons dit que l'archevêque Ottone fut le premier seigneur de cette famille. Matteo le Grand son fils Galéas ensuite, et cet Azzone dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, furent ses successeurs. Ce dernier, attentif à déguiser la servitude, avait soigneusement pourvu à l'embellissement des édifices de la cité ; le palais dans lequel Luchino entraîna en ce moment comme dans sa royalemente avait surtout été orné avec un goût merveilleux. C'était une tour à plusieurs étages, avec chambres, salles, corridors, bains

et jardins. De nombreux appartements à doubles fenêtres s'étendaient au rez-de-chaussée, avec riches portières, profusion d'or et de telle richesse que c'était éblouissant à voir. On y remarquait une vaste voûte en fil de fer, où voltigeaient des oiseaux de toutes les espèces. Il n'y manquait pas même une menagerie d'ours, de babouins et d'autres bêtes sauvages, parmi lesquelles on comptait une autre chose et un lion. Je dois aussi parler des peintures dont chaque salle était ornée ; d'un petit lac dans lequel quatre lions vomissaient un flot continu, et qui représentait le port de Carthage rempli de vaisseaux armés pour la guerre punique ; enfin de la chapelle enrichie d'ornements de la valeur de vingt mille florins d'or et de reliques précieuses.

Ce fut dans cette magnifique demeure qu'entra le cortège ducale. Un beau jeune homme, à la barbe longue, aux cheveux tombant en flots bouclés sur ses épaules, splendide dans ses habits, et comme ombragé par les plumes ondoyantes qui se penchaient tout autour de sa toque, s'avança à cheval et présenta la main à la comtesse Isabelle pour l' aider à descendre de son palfroi. C'était Galéas Visconti, il

recevait particulièrement les hommages des environs de Luchino, et l'ambassadeur de Mantoue exaltait avec chaleur la bravoure et la courtoisie de Bruzio et de Franciscolo Pusterla.

Cette dernière louange dût paraître bien malhabile aux courtisans consommés, qui savaient combien peu ce dernier était dans les bonnes grâces de Luchino. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent le prince, à ce discours, se tourner vers Pusterla, et lui adresser la parole avec plus de grâce qu'il n'en avait jamais montré aux plus favorisés, lui repeter les éloges du Mantouan et ceux qu'Azzone avait coutume de lui donner. Il s'insinua adroitement dans son esprit par le genre de louanges auquel on résiste le moins, celles qu'on rapporte comme sortant de la bouche d'un tiers, et il s'entretint avec lui comme avec un cavalier pour lequel il professait une haute estime. Lorsqu'il eut, avec un art subtil, caressé les passions de Pusterla, il ajouta du ton de la confidence : « Franciscolo, je n'ai point oublié, soyez-en sur, l'amitié qui nous unissait dans la vie privée ; je tiendrai à l'occasion pour vous donner des preuves de ma bienveillance. Cette occasion se présente aujourd'hui. Mastino Scaliger, impunissant à supposer mon inutile confiance, une affaire si delicate, qu'à vous, qui êtes aussi habile dans le conseil que sur le champ de bataille, agréable à Mastino, et tout a fait capable de soutenir l'honneur milanais devant l'étranger. Avant la fin du mois, vous voudrez donc bien vous rendre à Vérone avec nos lettres de créance, qui vous seront remises sur les ordres que nous avons déjà donnés. »

Pusterla hantait beaucoup moins le tyran dans Luchino que le prince qui le laissait dans l'oubli, le réduisait à un repos sans influence et sans gloire, et dont il s'affligeait comme d'une honte. Au premier signe de faveur, dès qu'il se vit un objet d'envie pour les courtisans qui l'avaient méprisé, sa haine disparut comme l'éclair ; il oublia les outrages reçus ; il oublia ses projets de solitude et de retraite ; il oublia jusqu'au soupçon jaloux qu'avaient fait naître en lui les teméraires regards adressés par Luchino à Marguerite. Il ne se dota pas un instant que cette mission n'était qu'un prétexte pour l'éloigner et consumer son déshonneur. Et il retomba le prince, et il accepta avec reconnaissance, tant est grossier le voile que l'ambition étend sur nos yeux.

Tout fier et tout joyeux, il revint à son palais, où ses amis s'étaient réunis pour fêter son retour triomphant. Il embrassa froidement Marguerite, qui accourut à sa rencontre avec son jeune fils ; et s'écriant : « Une bonne nouvelle ! » il raconta la mission dont le prince venait de l'investir. Quelques-uns le félicitèrent. Alpinolo, que nous connaissons déjà, seigna la tête, et dit : « D'une vipère, que peut-il sortir que du venin ! »



monta les degrés en chuchotant des galanteries à l'oreille de sa tante, pendant que tout le cortège les suivait.

On arriva à la salle dite de la Vaine-Gloire, si splendide que ce n'est qu'un long cri d'admiration chez tous les historiens qui la décrivent. Là, pendant que le bouton faisait de respectueuses salutations à Hector, à Hercule, à Azzone et aux autres images de héros qui décorent les murailles, la foule se forma en groupes et en cercles divers pour se livrer à cette conversation riche de paroles et vide de sentiments et d'idées, qui fait le délassement des assemblées politiques. On discutait de la cour des Gonzague ; les uns la louaient, d'autres en faisaient la critique. La Maestria et les beaux coups de nos joueurs occupaient aussi l'assemblée ; et quoique leur cœur dût conserver le vivant souvenir d'une liberté récente, ils s'enorgueillissaient d'un compliment, d'un sourire du prince. Celui-ci



Marguerite pâlit, et d'un geste eloquent lui montrant leur Veittrino : « A peine es-tu de retour, dit-elle à son mari, et déjà tu veux nous abandonner. Quel tort est donc plus cher que le tort paternal ? Quelle sécherie plus dure que celle de faire le bonheur de ceux qui nous aiment. »

Franciscolo lui pressait tendrement la main, prenait l'enfant dans ses bras, et paraissait attendri. Mais bientôt la soif des honneurs et l'habitude de chercher le honneur en dehors du foyer dom stupide étaillent le mouvement instinctif de la nature. Lorsqu'il porta la nouvelle de son ambassade au couvent de l'Irrera, le moine essaya par tous les moyens de dissuader d'une résolution si funeste. L'aspect sainte et religieux de la cellule qu'il habitait s'accorda en revanche avec les raisons austères qu'il donnait à Pusterla pour l'enlever aux emplois politiques, et ce qu'il se s'acquiert plus avec l'honneur qu'avec le sentiment d'un noble devoir. Enfin, lorsqu'il vit que son ami restait tout à toutes ses instances, comme pour lui rappeler ses renoncements de la veille, et frapper le coup qui lui semblait devoir être le plus sensible : « Et Marguerite ? lui dit-il.

Pusterla resta un moment pensive, puis, relevant la tête pour l'obstination d'un homme décidément à avoir raison, il répondit : « Marguerite est un arbre. »

Buonvicino le sentit, et il sentait aussi que la combien était imprudent de l'abandonner. Toutefois il n'osa pas insister sur ce point, de peur de compromettre la felicité de Franciscolo.

Quel était donc ce moine qui prenait un si tendre intérêt au sort des Pusterla ?





EN VENTE CHEZ PAULIN, RUE DE SEINE, 55.

**COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE**, de L.-F. KAENZT, professeur de physique à l'université de Halle; traduit et annoté par G. MARTINS, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris; avec un Appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des ponts-et-chaussées. 1 vol. petit in-8 compacte de 600 pages, avec 115 tableaux numériques et dix planches gravées sur acier. Prix : 8 francs.

**Préface du Traducteur.**

Il n'existe point dans notre langue de cours complet de météorologie qui ressemble l'état de nos connaissances actuelles sur ce sujet. Dans les traités de physique, la partie météorologique est nécessairement subordonnée à la science qui fait l'objet principal de l'ouvrage. On considère surtout les phénomènes atmosphériques, qui se rattachent à la physique proprement dite; un grand nombre de faits ne sauraient y trouver place. J'ai donc cru pouvoir être utile aux observateurs français qui s'occupent des modifications de l'atmosphère en traduisant l'ouvrage que M. le professeur Kaenzt a publié à Halle en 1840 sous ce titre : *Fortsungen über Meteorologie*, in-8, 591 pages. Ce livre n'a semble le meilleur de tous ceux qui ont paru à l'étranger. L'auteur se trouvait en effet dans les conditions les plus favorables pour faire un bon cours de météorologie. Observateur habile et infatigable, il a entrepris et continue à Halle, presque sans aide, une série barométrique, thermométrique et hygrométrique, qui comprend près de dix années consécutives. Non content d'étudier les modifications de l'atmosphère dans les plaines d'Allemagne, il sejournait sur le Rigi, en Suisse, à 1,810 mètres au-dessus de la mer, du 27 mai au 24 juin 1852, et sur le Faulhorn, à 2,671 mètres, du 11 septembre au 5 octobre de la même année. En 1855, il observa de nouveau sur le Rigi, pendant le mois de juin, et du 11 août au 19 septembre sur le Faulhorn. Dans l'été de 1857, il fixa sa résidence à Deep, près Trephtow, sur les bords de la Baltique, pour étudier l'influence de la mer, et contrôler la série météorologique comprenant une année d'observations faites à Apenrade, en Danemark, par M. Neuber. On voit par ces détails que l'auteur avait étudié par lui-même et dans les circonstances les plus variées le cours régulier des phénomènes atmosphériques. Il ne lui restait plus qu'à commenter les travaux des autres et à consulter des documents immenses, mais épars, dispersés dans des livres écrits sur les sujets les plus variés et souvent les plus étrangers à la météorologie. Ici encore l'auteur a fait usage de toutes pièces, car ayant d'écrits son cours, il avait publié un grand *Traité de Meteorologie* plein d'érudition et de recherches originales (*Lehrbuch der Meteorologie*, 3 vol. in-8, 1851 à 1856). Cet ouvrage, pour lequel toutes les sources ont été consultées et mises à profit, est certainement le traité le plus complet qui existe; mais le nombre immense des faits qui y sont accumulés, l'usage fréquent des notations algébriques, le manque de divisions et de subdivisions, en tout peut-être un livre plutôt utile à consulter que facile à lire. Toutefois, on comprend combien un pareil travail a dû contribuer à la perfection de celui qui l'a suivi et dont nous offrons la traduction au public français. Non content de pratiquer la météorologie et de l'étudier dans les livres, M. Kaenzt a professé cette science pendant plusieurs années à l'université de Halle, et l'expérience du professeur s'est ajoutée à celle du savant et de l'observateur. C'est ainsi préparé, que M. Kaenzt a écrit son *Cours de Meteorologie*, qui offre un résumé élémentaire, mais complet, de cette science. Nommé professeur à l'université de Dorpat depuis quelques années, il a pu se livrer depuis à l'étude des basses températures, des aurores boréales, et de tous les phénomènes optiques de l'atmosphère, qui sont si caractéristiques dans les régions du Nord.

Pour traduire et améliorer cet ouvrage, il est évidemment désirable que le traducteur retrace la plupart des conditions de succès que l'auteur possédait à un si haut degré; cette tâche, en effet, est difficile à un homme complètement étranger à la météorologie pratique et aux phénomènes dont elle s'occupe. Mais, dans les deux voyages de la *Recherche* en Norvège et au Spitzberg pendant les années 1858 et 1859, le traducteur a eu l'avantage de prendre part à tous les travaux météorologiques de la commission scientifique dont il faisait partie. Dans ces deux voyages, il a eu l'occasion de manier les instruments, d'observer les aurores boréales, les halos, les anéthies, les phénomènes crépusculaires dans toute leur beauté; il a pu apprécier l'influence du climat sur la limite des neiges perpétuelles, les glaciers qui descendent et la végétation qui les entoure. Dans l'hiver qui a séparé M. Deleros, une série météorologique d'heure en heure, jour et nuit, correspondant à une partie de la série hivernale de MM. Lotfin, Liljebock, Bravais et Siljeström, à Boskopl, en Finlande, sous le 70° de latitude. Enfin, dans le but de comparer les phénomènes atmosphériques des courtes boréales avec ceux d'un climat analogique des latitudes moyennes résultant d'une grande élévation au-dessus du niveau de la mer, il a habité avec M. Bravais, du 16 juillet au 8 août 1851, cette même auberge du Faulhorn, où M. Kaenzt avait déjà passé deux étés.

Dans les notes de l'ouvrage, je me suis attaché principalement à compléter autant qu'possible le livre de M. Kaenzt en y ajoutant les extraits des travaux français et étrangers les plus marquants qui ont paru depuis la publication de son livre ou qui lui avaient échappé. Pour cela, j'ai consulté surtout les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences de Paris* de 1855 à 1862; l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* depuis 1825; les *Annales de Chimie et de Physique* depuis 1850; celles de Poggendorff depuis 1858; l'*Annuaire* que M. Schimacher publie depuis 1857; les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Bruxelles*, etc., etc.

Outre ces travaux imprimés, j'ai pu encore faire connaître un assez grand nombre de faits nouveaux et inédits. Je dois la plupart d'entre eux à l'amitié desinteressante de M. A. Bravais, qui m'a communiqué tous les résultats qu'il a eus le temps de déduire des observations de la commission du Nord, et de celles qu'il a faites sur le Faulhorn avec M. Peltier et moi. Dans quelques notes, il a exposé plusieurs théories délicates d'optique atmosphérique; elles sont distinguées des miennes par la lettre B.

Je n'ai pas été adepte moins puissamment par mon ami M. L. Lalanne, ingénieur des ponts-et-chaussées. Il a représenté d'une manière graphique quarante-deux tableaux numériques sur cent treize qu'il a imaginés d'après le système ordinaire de deux coordonnées rectangulaires, et d'après un autre système à trois coordonnées dont il a le premier généralisé l'usage, et dont les principes sont exposés dans l'Appendice. Ces représentations graphiques sont un service immense rendu à la météorologie; car elles ont le triple avantage de peindre aux yeux les résultats numériques, de représenter les lois dont ils sont l'expression, et de faire voir, par l'irrégularité des courbes, quelles sont celles qui ne représentent pas les lois naturelles et réclament un nombre d'ob-

servations plus considérable. M. Lalanne a de plus dirigé les longs calculs nécessaires pour transformer les tables en mesures dimensionnelles. Tous ces calculs ayant été faits deux fois et vérifiés avec soin, on peut compter sur leur exactitude. Ainsi donc, si cette traduction a quelque avantage sur l'original, c'est surtout à mes deux amis, MM. Bravais et Lalanne, que j'en reparaît l'honneur, et je suis heureux de leur témoigner ici ma gratitude pour leur active collaboration.

Il me reste à signaler les substitutions que j'ai cru devoir faire dans le contrat de l'ouvrage et dans les planches qui l'accompagnent. Le texte de l'auteur a toujours été respecté; j'ai seulement remplacé quelques tableaux numériques par d'autres qui étaient plus complets ou plus exacts.

La table des *maxima de température* observées en divers lieux a été augmentée en ajoutant les villes de Charlestown, Athènes, Washington, Montpellier, Nice, Pise, Lucques, Florence, Gênes, Bologne, Bangor (Etats-Unis), Turin, Milan, Montréal, Paris et Boskopl. Dans celle des *maxima de température*, j'ai intégrale Catane, Palerme, Naples, Pavie, Pise, Nice, Cagliari, Lucques, Bologne, Turin, Vérone, Milan et Paris.

Le tableau des *températures moyennes* d'un grand nombre de villes donne par M. Kaenzt renfermant 431 points; je l'ai substitué relatif de M. M. Mihlmann, publié par M. de Humboldt dans le troisième volume de son ouvrage sur l'Asie centrale, intitulé : *Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*. Ce tableau contient la température moyenne et saisonnière, ainsi que la température du mois le plus chaud et du mois le plus froid, pour 505 points des deux hémisphères. J'ai aussi remplacé le petit tableau de la limite des neiges perpétuelles à différentes latitudes qu'on trouve dans le livre allemand par celui que M. de Humboldt a donné dans le même ouvrage.

La table pour la reduction du baromètre à zéro de M. Kaenzt n'allait que de 540 à 778 millimètres; je l'ai substituée celle de M. Deleros, qui s'étend de 400 à 800 millimètres, afin qu'elle puisse servir aux personnes qui s'occupent de la détermination des hauteurs par le baromètre. J'ai intégrale un petit paragraphe sur la correction du baromètre due à l'action capillaire, et j'ai ajouté la table que M. Deleros a construite pour faire cette correction si importante lorsque l'on veut connaître exactement le poids de l'atmosphère. Le chapitre qui traite de la hauteur du baromètre au bord de la mer a été complété par un tableau où MM. Schow et Poggendorff ont donné cette hauteur pour un grand nombre de points. Le paragraphe sur l'influence des vents sur les différences de niveau calculées par le baromètre a été remplacé par celui que M. Kaenzt a donné dans sa préface comme offrant des résultats plus conformes à la vérité. Telles sont les substitutions que je me suis permises dans le texte; elles sont une conséquence nécessaire des progrès de la météorologie. A l'imitation du livre allemand, j'ai imprimé les noms d'hommes en caractères différents de ceux du texte courant. On trouvera à la fin du livre une liste alphabétique de ces noms qui facilitera la recherche des faits ou des théories dont la mémoire la plus étendue n'a souvent retenu que le nom de l'auteur.

M. Lalanne ayant représenté d'une manière graphique la plupart des tableaux, j'ai remplacé la planche du texte allemand par celle du frontispice qui représente un halo que j'ai observé en Suède avec M. Bravais. Il nous a paru digne d'être reproduit parce qu'il présente l'ensemble des cercles et des arcs que l'on a le plus souvent observés et que la théorie explique. On trouvera une note où cette figure est mise en rapport avec la projection d'un halo complet, donnée par M. Kaenzt, pl. V, fig. 5.

La planche II du livre allemand était en partie occupée par des courbes; je les ai remplacées par une ligne d'ensemble et des détails d'un baromètre Fortin, modifié par M. Deleros, baromètre également propre aux observations météorologiques et aux nivelements.

La planche III, représentant les nuages, laisse beaucoup à désirer sous le point de vue de l'exécution; je l'ai fait refaire entièrement.

Les planches IV et V ont été fidèlement reproduites.

La planche VI de l'ouvrage original représente les lignes isothermiques et isoglycériniques de l'hémisphère boréal figurées sur une projection de Mercator. J'ai préféré donner les lignes isothermiques seulement sur une projection polaire, ce qui l'avantage de faire voir comment les courbes deviennent rentrantes dans les hautes latitudes et forment les deux pôles du froid.

**Table des Matières.**

Préface du Traducteur. — Introduction.

I. — *Considérations sur la marche de la température en général*. — Du thermomètre. — Propagation de la chaleur. — Conductibilité. — Rayonnement. — Capacité des corps pour la chaleur. — Influence du soleil. — Marche de la température pendant le jour. — Détermination de la température moyenne. — Marche de la température dans le cours de l'année. — Saisons. — Influence de la latitude sur la température. — Température des couches supérieures de l'atmosphère.

II. — *Des vents*. — Considérations générales. — Direction des vents. — Vitesse du vent. — Direction moyenne du vent. — Causes des vents. — Différences que présentent les vents dans les différentes régions du globe. — Vents de terre et brises de mer. — Vents alizés. — Vents alizés du Grand-Océan. — Vents alizés de l'Océan Atlantique. — Vents d'ouest des régions supérieures. — Vents d'ouest du Pérou Indien. — Vents de la Méditerranée. — Abaissement du vent d'ouest des couches supérieures dans les latitudes moyennes. — Direction générale des vents dans les latitudes moyennes ou plus élevées. — Fréquence des vents de N. E. — Variabilité des vents dans nos contrées. — Influence des saisons sur les vents. — Du mode de propagation des vents. — Propriétés physiques de quelques vents. — Vents froids. — Vents chauds.

III. — *Météores aigües*. — Remarques générales sur les gaz et les vapeurs. — Composition physique de l'atmosphère. — Différences des gaz et des vapeurs. — Composition chimique de l'atmosphère. — Penetration des gaz. — Tension de la vapeur d'eau. — Chaleur latente de la vapeur d'eau. — Hygrométrie. — Variations annuelles de la quantité de vapeur d'eau. — Conformité hydrologique des différentes parties de la terre. — Conditions hydrologiques à différentes hauteurs dans l'atmosphère. — Influence des vents sur les conditions hydrologiques de l'atmosphère. — Passage des vapeurs à l'état liquide. — De la rosée et de la gêle blanche. — Du brouillard. — Vésicules des brouillards. — Formation des brûillards. — Nuages sur les montagnes. — Nuages sans images. — Quantité d'eau tombée pendant une seule averse. — Nuages entre les tropiques. — Nuages dans des latitudes plus élevées. — Vents pluvieux en Europe. — Répartition de la pluie dans les différentes saisons. — Pluie sur les côtes de la Méditerranée.

IV. — *Distribution de la température à la surface du globe*. — Altébrissement de l'intensité calorifique dans le passage de la chaleur à travers les corps. — Altébrissement de la chaleur solaire pendant son passage à travers l'atmosphère. — Température de la terre et de l'espace. — Influence des hydrocarbures sur la température. — Influence des vents sur la température. — Extrêmes de température observés dans divers lieux. — Climats marins et climats continentaux. — Isochimenes et isothermes. — Température moyenne de la terre. — Températures différentes à latitude égale. — Causes physiques des différences de température. — Température de l'équateur. — Isothermes. — Température du pôle nord. — Pôles du froid. — Température de l'hémisphère austral. — Température du sol. — Température des sources. — Descension de la température avec la hauteur. — Vegetation des montagnes. — Limite des neiges éternelles.

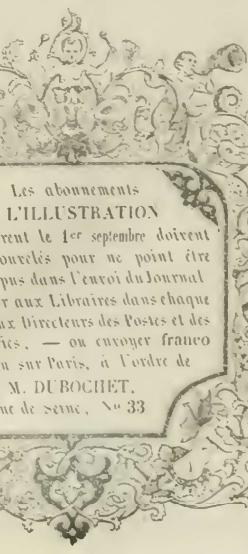
V. — *Le rôle de l'atmosphère*. — Pesanteur de l'air. — Du baromètre. — Elasticité de l'air. — Méthode pour déterminer la pesanteur de l'air. — Ebullition du mercure dans le baromètre. — Escalier du baromètre. — Corrélation relative à la température. — Corrélation due à la capillarité. — Variations diurnes du baromètre. — Heures tropiques dans les différentes saisons. — Amplitude des oscillations diurnes. — Variation diurne moyenne à différentes latitudes. — Causes de toutes les oscillations barométriques. — Causes des variations diurnes barométriques. — Hauteur moyenne du baromètre. — Hauteur du baromètre au bord de la mer. — Hauteur du baromètre dans les diverses saisons. — Oscillations irregulières du baromètre. — Itinéraire des vents barométriques. — Influence de la rotation des vents sur la hauteur barométrique. — Itinéraire barométrique correspondant sur différents points. — Oscillations diurnes accidentées. — Extrêmes mensuels. — Lignes isobaro-tropiques. — Etat du baromètre pendant la pluie. — Du baromètre pendant les tempêtes.

VI. — *Phénomènes électriques de l'atmosphère*. — Attractions et répulsions électriques. — Électricité par influence. — Électromètres. — Causes de l'électricité atmosphérique. — Lumière électrique. — Électricité par un temps sec. — Électricité de la rosée et des brouillards. — Électricité pendant la pluie. — Formation des orages. — De l'éclair. — Du tonnerre. — Effets de la foudre. — Paratonnerres. — Odeur de la foudre. — Tubes fulgurants. — Orages entre les tropiques. — Orages dans les hautes latitudes. — Orages en Scandinavie. — Orages au nord de la Méditerranée. — Causes des orages. — Hauteur des orages orageux. — Électricité des orages. — Choc en retour. — Lignes de partage des orages. — Orages en hiver. — Eclairs sans tonnerre. — Feux de Saint-Elme. — Grêle. — Forme des grêlons. — Grosses des grêlons. — Époques des averses de grêle. — Grêle dans les différentes saisons. — De la grêle dans les régions supérieures de l'atmosphère. — Grêle entre les tropiques. — Bruit pendant la grêle. — Marche des nuages orageux chargés de grêle. — Pression atmosphérique pendant la grêle. — Théorie de la grêle de Volta. — Formation du grêl. — Origine de la grêle. — Des trombes.

VII. — *Phénomènes optiques de l'atmosphère*. — Nature de la lumière. — Réflexion et refraction de la lumière. — Des couleurs. — Absorption par des corps transparents. — Transparence de l'atmosphère. — Couleur bleue de l'air. — Crepuscule. — Autre et crepuscule. — Hauteur de l'atmosphère. — Rayons crepusculaires. — Refraction de la lumière. — Scintillation des étoiles. — Mirages. — Couronnes et halos en général. — Couronnes. — Autelles. — Halos. — Des cercles dont le soleil occupe le centre. — Cercles tangents. — Etat de l'atmosphère pendant les halos. — Arcs-en-ciel et surnuméraires.

VIII. — *Arômes boréales*. — Direction de l'aiguille aimante. — Magnétisme terrestre. — Pôles magnétiques de la terre. — Intensité du magnétisme terrestre. — Variations régulières du magnétisme terrestre. — Variations irregulières du magnétisme terrestre. — Aurores boréales. — Arc lumineux. — Radiation. — Couronne boréale. — Etiende des aurores boréales. — Periodicité des aurores boréales. — Hauteur des aurores boréales. — Bruit qui accompagne l'aurore boréale. — Etat de l'atmosphère pendant les aurores boréales. — Magnétisme terrestre pendant les aurores boréales. — Causes des aurores boréales.

IX. — *Phénomènes planétaires*. — Pluies de sable. — Pluies de sang. — Pluies de lave. — Pluies d'animaux. — Brouillard sec. — Étoiles filantes et pierres météoriques. — Hauteurs des globes enflammés. — Aerolites ou pierres météoriques. — Masses de fer météoriques. — Origine des météores. — Hypothèse vulcanienne. — Pierres de la lune. — Hypothèse atmosphérique. — Hypothèse cosmique.



**Modes. — Vieux bijoux.**

Aujourd'hui la mode des vieilles choses s'applique à tout : il faut en excepter les femmes, qui doivent paraître toujours jeunes, malgré leurs atours à la vieille et au milieu de leurs appartenements gothiques.

Les vieux bijoux ont été quelque temps oubliés, mais enfin leur tour est venu, et maintenant ils sont un complément indispensable de toilette, de même qu'un éventail peint d'après Boucicau ou Wattau.

Il est vrai de dire que nos bijoutiers ont tiré très-grand parti, pour la coquetterie moderne, des malachites, des grenats, et surtout des émaux.

Ainsi, pour attacher les guimpes ou les fichus, on porte beau-coups d'épingles fond émail bleu, entourées de petites perles ou de brillants ; au milieu est une fleur en pierres pavées à l'entourage ; — puis des bagues qui forment cache, ou qui portent en relief des chiffres formés de diamants ou de perles ; — des bracelets qui, en se détachant, deviennent échelles de corsage ; — des épingle à condants pour bracelets, et des boucles de ceintures.

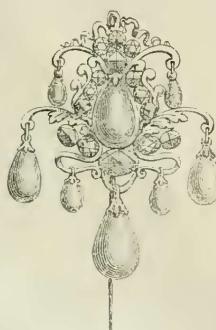
Un nœud en malachite et grenat remplace la broche, qui ne se porte presque plus.

La châtelaine, style Louis XV, que nous reproduisons est en



core en vogue : elle sert à suspendre à la ceinture, montre, flacon, clef du coffre à bijoux, etc.

Cette épingle est du temps de Louis XIII : elle est ornée d'e-



Et cette bague Pompadour, que le nœud qu'elle représente avait fait surnommer un attachement, ne nous rappelle-t-elle



pas les charmantes coquetteries de nos aïeules ? La mode des vieilleries a eu ses exagérations, mais celle-ci est vraiment charmante d'originalité.

On est revenu aussi au goût des vraies belles choses pourameublement. Ainsi, plus de ces vieux meubles qui n'avaient dans les premiers temps que le prestige de la mode pour protéger leur caducité ; plus de tapisseries fanées, de porcelaines cassées : tout cela a été remplacé par des meubles de Bois aux incrustations délicates et par des tapisseries modernes faites sur les anciens dessins.

De belles porcelaines de Sèvres, des groupes en vieux saxe, des figurines coquettantes et mignardes, garnissent les étagères.

Les bronzes les plus riches, les candélabres antiques, les coupes de Benvenuto, enfin des chefs-d'œuvre qui seraient admirables dans le cabinet d'un antiquaire, ornent maintenant la demeure de l'artiste, de l'homme de goût et de la femme à la mode.



SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. Pesez la bille d'ivoire dans l'eau en la placent sur l'un des bassins d'une balance. Fixez-la ensuite, à l'aide d'un fil ou d'un erin et d'un peu de cire, au-dessous de ce bassin, et pesez-la entièrement plongée dans l'eau. Prenez les  $\frac{1}{4}$  de la différence entre les deux poids, et extrayez la racine cubique du résultat réduit en décimètres et fractions de deci-mètre la longueur du diamètre cherché, si vos poids ont été rapportés au kilogramme pris pour unité.

Supposons, par exemple, que la bille pèse 507 grammes dans l'eau, et, qu'en la plongeant dans l'eau, elle ne pèse plus que 55 grammes. La différence entre 507 et 55 est 252 grammes, dont les  $\frac{1}{4}$  donnent 572 grammes. Cette différence, considérée comme fraction du kilogramme, s'écrit ainsi : 0,572. Extrayez-en la racine cubique, c'est-à-dire cherchez le nombre qui, multiplié deux fois de suite par lui-même, donne pour produit 0,572, vous trouverez 0,85. Vous en conclurez que le diamètre de la bille est de 85 millimètres.

Si l'on trouve trop incomode, pour peser la bille dans l'eau, de l'attacher au bassin de la balance, on pourra procéder autrement. On commencera par la peser dans l'eau en même temps qu'un flacon en un vase bien rempli d'eau. Puis on la plongera dans ce vase, ce qui déterminera la sortie d'un certain volume d'eau égal à celui de la bille, et on pèsera le tout dans un nouvel état. On fera sur la différence des deux pesées les mêmes opérations que ci-dessus.

Ainsi le flacon plein et la bille pèsent ensemble 607 grammes, lorsque la bille aura été plongée dans le flacon et aura fait sortir une certaine quantité d'eau, le tout ne pèsera plus que 555 grammes. La différence entre 607 et 555 est 252 grammes, comme ci-dessus.

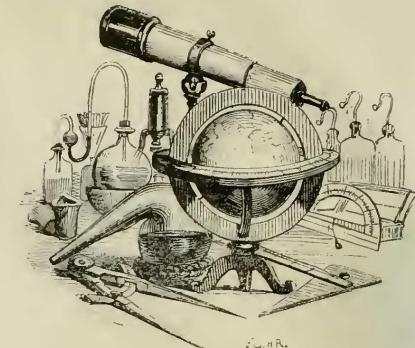
II. Il y a une infinité de procédés pour résoudre cette question. Voici un choix parmi les plus simples.

Dites à la personne qui a pensé le nombre de le tripler, et ensuite de prendre la moitié exacte de ce triple, s'il est pair, ou la plus grande moitié, si la division ne peut pas se faire exactement. Vous ferez encore triple cette moitié, et vous demanderez combien de fois le nombre 9 s'y trouve compris. Le nombre pensé sera le double, si la division par la moitié a pu se faire ; mais, si le triple du nombre pensé était impair, il faudra ajouter l'unité. Ainsi, soit 7 le nombre à deviner ; son triple est 21, dont la plus grande moitié est 8 ; le triple de 8 est 24 où 9 se trouve deux fois. Le nombre pensé est donc le double de 2 ou 4 augmenté de 4.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUTRE.

I. Donner une méthode générale pour deviner le nombre que quelqu'un aura pensé.

II. Deviner combien il y a de points dans la carte que quelqu'un aura tirée d'un jeu de cartes.



**Observations Météorologiques**

FAITES À L'OBSEERVATOIRE DE PARIS.

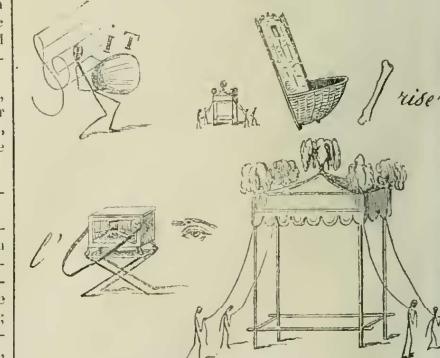
1845. — JUILLET.

Temperatures extrêmes de la journée.	Temperatures moyennes		Etat du ciel	Vents
	Minimum.	Maximum.		
Hauteur du B. thermomètre réduite à la température de 0 à midi.	Temps calme.	à midi.	à midi.	
Jours du mois.				
1	759,95	42,5	49,9	15,8
2	760,89	12,5	24,1	17,9
3	759,49	45,1	28,0	21,5
4	755,87	15,5	31,8	15,0
5	751,23	47,0	34,0	25,6
6	750,77	17,0	27,0	18,5
7	750,64	11,5	22,5	16,7
8	755,45	12,2	25,0	17,2
9	751,82	10,2	20,7	15,2
10	755,59	15,1	20,0	16,5
11	756,59	15,6	16,4	14,9
12	760,81	45,5	19,5	16,5
13	759,47	44,9	20,9	17,7
14	756,99	14,7	21,4	17,6
15	759,89	10,1	22,0	16,2
16	751,27	19,9	25,1	21,5
17	751,27	10,8	22,5	20,4
18	757,02	14,8	29,8	21,7
19	751,38	45,9	21,0	18,5
20	752,56	12,1	19,0	13,5
21	751,15	11,6	20,4	15,7
22	755,12	11,5	21,7	16,2
23	751,85	14,3	18,5	16,5
24	759,29	10,9	19,1	14,7
25	762,53	12,7	20,6	16,1
26	761,57	15,0	25,5	17,9
27	760,53	45,9	18,0	17,7
28	757,37	14,5	20,6	17,2
29	756,48	13,5	22,9	17,9
30	752,66	13,5	24,8	17,5
31	755,24	42,0	22,2	16,7
Moyenne			Très-nuageux.	
737,07	45,6	22,7	17,8	Pluie dans la cour, 5 cent. 584.
				Pluie sur la terrasse, 4 cent. 766.

**Rébus.**

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un homme en eau entre deux airs.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dvoire, 22.

Tiré à la presse mécanique de LACRAME ET C°, rue Damiette, 2.